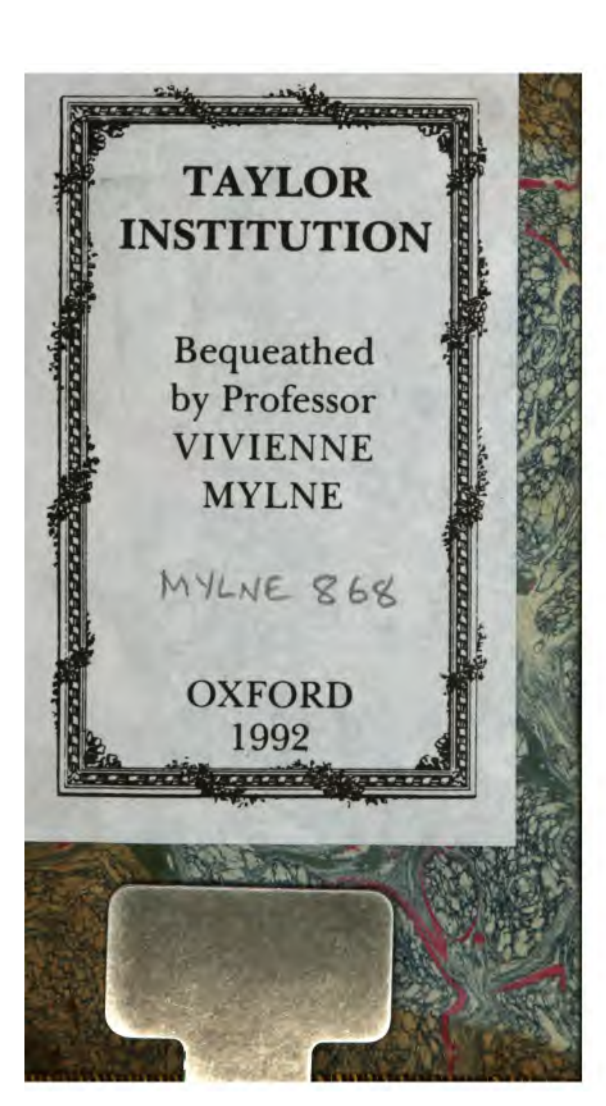
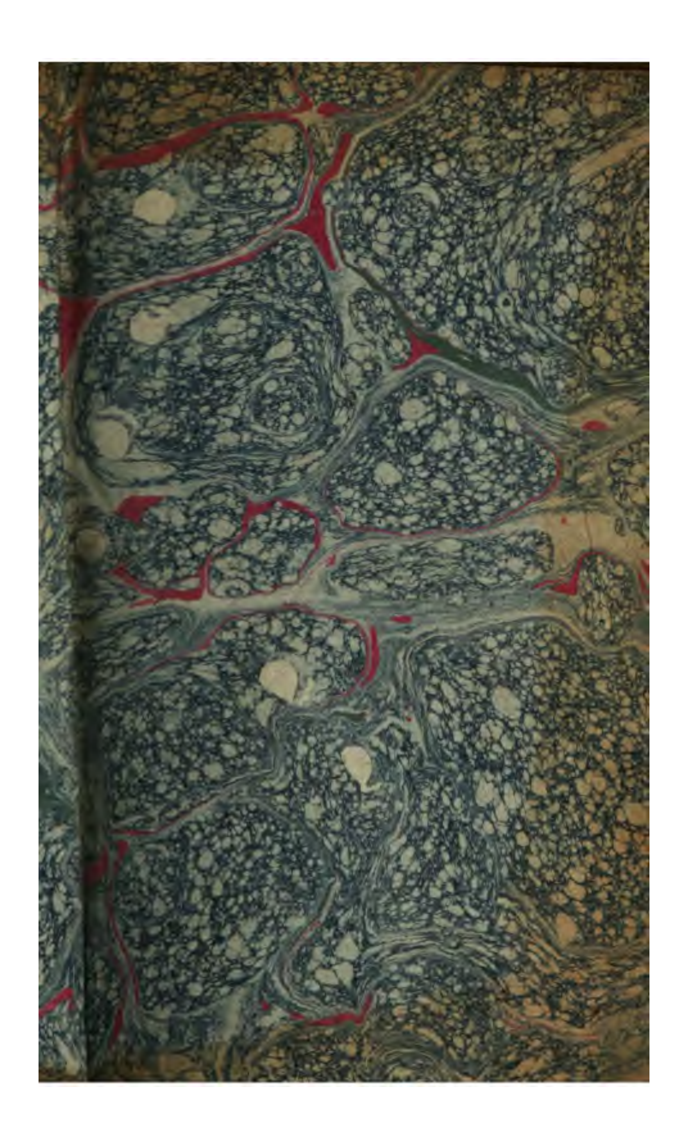






# L'ART DE CORRIGER ET DE RENDRE *LES HOMMES CONSTANS.*

*Revu, corrigé, et considérablement augmenté.*

Par Mme. la Baronne DE VASSE.

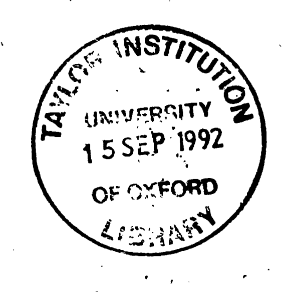
SECONDE ÉDITION.



A PARIS,

Chez ROYEZ, Libraire, Quai des Augustins, près le Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXIX.



# ÉPITRE DÉDICATOIRE.

## AUX DAMES.

*Je soumets à la protection de mon sexe un ouvrage, dont la lecture peut lui être utile.*

*Daignez, Mesdames, en accepter l'hommage; si vous l'accueillez avec bonté, qui pourra douter de son succès?*

# PRÉFACE.

L'ART *de rendre les femmes fidelles*, donna lieu à l'*Art de corriger et de rendre les hommes constans*. L'auteur, dont la carrière littéraire commence à peine, n'ose guère se flatter d'obtenir l'approbation du public : cependant s'il lui accordait son suffrage, cette indulgence l'engagerait à faire de nouveaux efforts pour lui plaire.



# L'ART DE CORRIGER ET DE RENDRE *LES HOMMES CONSTANS.*

## CHAPITRE I.

*Le jaloux corrigé.*

IL n'est donc point de constance, s'écria un jour Euphrosine, au moment qu'entra la vieille, mais l'aimable Eudoxie. — Point de constance ? répéta son amie : ah ! ma chère Euphrosine, il dépend de nous de rendre les hommes

constans. Euphrosine soupira, Eudoxie sourit.

Eudoxie, dont l'esprit et la beauté avaient subjugué plus d'un cœur, voulut savoir la cause du chagrin de son amie, afin de lui donner les conseils dont l'expérience assure le succès.

Confiez-moi vos peines, lui dit-elle; de qui est le billet que je vois entre vos mains ? — Du plus perfide des hommes. — Je ne le condamne cependant pas avant d'être sûre s'il a tort.

Euphrosine était à sa toilette, elle renvoya ses femmes, et les deux amies passèrent ensemble dans un boudoir.

---

## *Histoire d'Euphrosine.*

Dans le nombre d'Amans, qui m'offrirent leur hommage, je distinguai le Comte de d'Arceau. — Quoi, ce

jaloux ? — Ne m'interrompez pas, ma chère amie.

D'Arceau me rendit les soins les plus assidus ; chaque jour sa passion parut prendre de nouvelles forces ; mais son respect l'empêchait de me la déclarer. Je fus assez clair-voyante cependant pour m'en appercevoir, et ne concevais pas ce qui l'obligeait à garder si long-tems le jaloux silence. Résolue d'en avoir l'aveu, je lui facilitai toutes les occasions pour arracher enfin ce secret qui flattait ma vanité,

Je feignis un soir d'être malade, et ne me rendis point dans la maison où nous étions engagés à souper. Le Comte ne manqua pas de passer chez moi, comme nous en étions convenus, et ne fut pas fâché, je crois, de ce contre-tems.

Après quelques propos indifférens, je tournai habilement la conversation

sur un sujet, où mon amour-propre était plus intéressé que mon cœur; car j'en conviens, jusqu'alors je ne l'aimais pas; ce ne fut que dans la suite qu'il parvint à m'inspirer le plus vif sentiment.

A force de le questionner, il se hasarda enfin à prononcer ce terrible mot, *je vous aime*. Il me le dit si passionnément que mon cœur en fut un moment ému; il crut appercevoir dans mes yeux une sorte de sensibilité, où tout, sans doute, peignait la satisfaction de mon triomphe.

Dès ce moment d'Arceau ne me quitta plus, ma société devint la sienne, sans cesse avec lui, je m'habituai à l'aimer, et nos jours s'écoulaient dans un délire continuel.

Cependant la décence exigeait que je ne renonçasse pas entièrement à mes amis. Vous savez, ma chère, que de-

puis long-tems ma maison a toujours été le rendez-vous de tout ce qu'il y a de plus séduisant dans les deux sexes à Paris. Le comte en prit quelquefois ombrage. Lorsque nous étions seuls, il ne manquait pas de se plaindre de la contrainte où il était, pendant qu'un cercle nombreux m'environnait.

Il me nomma bientôt un homme dont les regards tendres l'inquiétaient ; il m'engagea à le voir moins souvent, me pria de lui accorder ce sacrifice, et parvint adroitement à lui faire refuser l'entrée de ma maison.

Toutes les personnes les plus aimables de ma société, subirent successivement le même sort. A chaque sacrifice que je faisais, c'étaient de nouveaux transports, j'étais une femme adorable, et rien ne manquait à son bonheur. Mais sa jalousie ne se bornait pas aux hommes ; les femmes réveillaient encore

ses soupçons inquiets. Il devint triste, rêveur, ses soupirs annonçaient un violent chagrin, sa santé même parut en souffrir; à force d'instances pour connaître le sujet de ses peines, il m'apprit enfin que sa passion ne lui permettant plus de se taire, il serait forcé de renoncer au plaisir de me voir tant que je recevrais deux femmes, avec lesquelles j'étais liée depuis l'enfance. Ah! mon ami, m'écriai-je, je n'hésiterai jamais entre ces femmes et vous; je sacrifierais tout mon sexe à votre tranquillité : exigez, mon cher Comte, il n'y a rien que je ne fasse pour conserver des sentimens qui font mon bonheur.... — Qu'avez-vous fait, lui dit Eudoxie avec humeur? Jamais il ne faut donner tant d'empire aux hommes, c'est le moyen de les rendre inconstans. — Mais j'aimais d'Arceau. — D'accord; mais il ne fallait pas le

lui dire. Ignorez-vous que la dissimulation et les détours, sont les armes de notre sexe ? Nous ne régnons qu'en usant de stratagêmes ; mais continuez votre récit.

Le comte, reprit Euphrosine, devint chaque jour plus jaloux. N'ayant plus de rivaux, ni les conseils de mes amies à craindre, mes femmes et mes gens l'inquiétèrent. Nouvelles plaintes, nouveaux ombrages, rien ne le rassurait. Après tous les sacrifices que je lui avais fait, je ne pouvais pas raisonnablement lui refuser la satisfaction de changer ma maison ; je ne pris à mon service que les personnes qu'il approuvait, et me flattais d'avoir enfin réussi à le rendre content : mais il restait une autre épreuve, sans laquelle il était impossible d'y parvenir. Ma parure était trop recherchée : une femme qui n'a de prétention qu'à plaire à un

seul homme n'est pas coquette. . . — Consentîtes-vous. . . . J'eus encore cette complaisance. . . — Dites plutôt cette faiblesse. Mais après tant de soumissions, qu'est-ce qui a pu vous brouiller ensemble ? — *Mon rouge*, Eudoxie partit d'un grand éclat de rire ; je vous avoue, continua Euphrosine, que jamais je n'ai pu consentir à paraître dans le public, comme une bourgeoise. Je conçois fort bien, lui dit Eudoxie, qu'une femme peut sacrifier, à son amant, ses amis, ses goûts, même les gens qui lui sont attachés depuis longtems ; mais espérer qu'elle vous sacrifie l'éclat de sa beauté, c'est une présomption ridicule. D'Arceau n'y songeait pas, il est d'une mal-adresse incroyable, s'attendait-il à une pareille déférence ? J'allais y consentir, et l'engageai même par un billet que je lui ai écrit hier au soir, à venir chez

moi ce matin ; voici la réponse que j'en reçois.

---

BILLET.

» Il vous fallait donc huit jours, Ma» dame, pour vous décider à une chose » qui n'a de valeur que par la prompti» tude qu'on met à l'accorder ? Si vous » n'attachiez pas un plaisir infini à pro» diguer à mes rivaux les charmes d'une » figure, qui ne doit trouver d'autre » satisfaction qu'à me plaire ; il vous » eût été indifférent d'avoir de la beauté » pour les autres.

» Je sens que ma présence n'est » guère nécessaire à votre bonheur. » Quand on peut se passer une se» maine de mes visites ; on peut s'en » priver sans regrets toute la vie. Adieu, « Madame, je ne puis ni ne dois

» m'exposer plus long-tems à des » refus ».

D'ARCEAU.

— C'est de votre faute. — Comment, vous me blâmez ? — Sans doute. Du moment que d'Arceau obtint un sacrifice, il en méditait un second, et ainsi du reste. Espériez-vous qu'un jaloux s'arrêtât en si beau chemin ? Vous flattiez trop bien ses caprices. Dès l'instant qu'il ne trouvait plus les mêmes complaisances, vous le rendiez inconstant. La *constance* n'est pas d'être aimée éternellement, un tel prodige n'existe pas ; mais elle consiste à ne pas être négligée, *quittée* même, à moins que cela ne nous convienne. Une femme habile se ménage ce droit comme le privilège de notre sexe. S'il en est autrement, les hommes empiètent aussi-tôt sur les prérogatives de notre empire. Si vous prétendiez

règner toujours dans le cœur de d'Arceuil,
il fallait vous y prendre différemment.
Il fallait feindre d'être plus jalouse,
plus exigeante que lui, ne lui laisser
jamais un moment de repos : vos prétendus défauts auraient corrigé les
siens, et vous l'auriez subjugué. Combattre de tels caractères avec leurs
propres armes, est le seul moyen de
les rendre dociles et *constans*. Euphrosine goûta les raisons de son amie,
et profita dans la suite de ses conseils.

Quelques tems après elle épousa le baron de Semante, connu dans tout Paris pour l'homme de France le plus jaloux. Malgré les chagrins qu'elle avait déjà essuyés d'un tel caractère, elle ne craignit pas d'accepter sa main. Elle le guérit si bien de ce défaut en suivant les préceptes d'Eudoxie, qu'elle parvint à le rendre l'homme le plus

confiant de son siècle ; ils vécurent ensemble dans une union parfaite, sans avoir besoin de consulter les maximes qui se trouvent dans l'Ouvrage intitulé, l'*Art de rendre les femmes fidelles.*



## CHAPITRE II.

*La monotonie dangereuse à l'amour.*

PENDANT que les deux amies déclamaient contre les hommes en général, on annonça la jeune Elvire. Elvire dont tout Paris admire les charmes, mais dont le peu d'expérience l'expose aux pièges d'un sexe, qui se croit en droit de nous dominer. S'il n'en convient pas hautement, c'est pour mieux jouir de sa victoire.

Elvire, pendant quatre ans, avait gémi sous le joug despotique d'un époux impérieux. Il cachait sous le voile de la prévoyance, l'humeur caustique qui le dévorait; en vain sa jeune et charmante épouse espéra-t-elle, par ses com-

plaisances, adoucir ce caractère atrabilaire, jamais elle ne put y réussir.

Sa tranquillité parut devoir renaître avec son veuvage; mais Elvire avait le cœur tendre. Qu'avez-vous? lui demanda Euphrosine, la voyant fort triste; hélas! lui répondit la belle affligée, mon cœur est déchiré d'un trait funeste. Où trouver le bonheur, si Valincourt m'est ravi... Valincourt, lui dit Eudoxie? Parlez-vous de l'homme le plus aimable de Paris: — Ajoutez le plus léger, lui dit Elvire, en pleurant. Ah! qu'une femme sensible est malheureuse! On fait par-tout l'éloge du sentiment; mais je m'apperçois à présent qu'on ne le connaît guères.

Les hommes n'y attachent qu'une valeur momentanée, dit Euphrosine, ils en font l'éloge lorsque leur intérêt l'exige pour nous tromper plus aisément; et souvent celui qui en parle

avec le plus d'enthousiasme, est celui qui le cherche le moins dans l'objet qu'il veut séduire. Mais racontez-nous le sujet de vos peines, ma chère Elvire, les conseils d'Eudoxie pourront peut-être vous consoler. Elle y consentit et commença.

---

### *Histoire d'Elvire.*

Vous avez sçu tous mes chagrins pendant mon mariage, mon époux déjà naturellement bizarre, le devint davantage après la lecture d'un livre, le fléau des ménages, le perturbateur de la paix domestique. . . . — Serait-ce par hasard *l'Art de rendre les femmes fidelles?* lui demanda vivement l'aimable Eudoxie; — Justement Madame. — Ah, mon enfant! Ce malheureux

livre vit le jour peu d'années après mon mariage. L'auteur, par ses conseils, a fait commettre plus d'infidélités dans un jour, que *l'Art d'aimer* d'Ovide ne fera de prosélites en cinquante siècles. Tous les maris qui ont adopté les maximes recommandées dans ce livre, pour s'assurer de la fidélité de leurs femmes, ont porté atteinte aux cœurs les plus constans. Si Monsieur le Président ne se connaissait pas mieux en droit qu'en l'art difficile de nous faire aimer des époux maussades et pédans; ses pauvres clients seraient fort à plaindre. Ce n'est pas ainsi qu'on s'attache une femme, il faut employer des moyens plus séduisans : je vous raconterai ce que ces maximes ont produit sur moi; mais avant de vous en parler, écoutons l'histoire de Madame.

Lorsque la mort de mon époux m'eut rendu le repos avec la liberté, reprit la

sensible Elvire, je me retirai pendant quelque tems dans ma terre, le plaisir de m'y voir sans contrainte, m'y tint lieu de tous les amusemens. Ma société se borna à mon intendant, et au curé du village; l'un me parlait d'affaires, et l'autre de religion. Je recueillis deux avantages de ces conversations; le premier me mit au fait de mon bien, et le dernier réveilla dans mon cœur ces principes, que le tourbillon du monde étouffe quelquefois mais qui s'éteignent rarement.

Après avoir passé trois mois dans cette heureuse insouciance, arrive dans mon voisinage le vieux marquis de Montillant, accompagné de son neveu le comte de Valincourt.

Le marquis dont l'ame bienfaisante et généreuse fait le bonheur de tous ses vassaux, fut reçu dans sa terre avec ces démonstrations de joye, qu'on ne prodigue jamais qu'à la vertu. Il relevait

d'une grande maladie, et chacun bénissait le Ciel de sa guérison.

Le marquis reconnaissant d'une attachement si pur, invita tous ses vassaux au château, trois jours après celui de son arrivée.

Cherchant à faire partager la fête qu'il voulait donner, il invita tout son voisinage. On me l'annonce; il était avec son neveu : l'aspect vénérable de l'oncle inspirait le respect, l'air aisé et charmant de Valincourt inspirait le plaisir. Dès l'instant qu'il entra, mon cœur sentit une émotion qui lui avait été jusqu'alors étrangère. Nos yeux se rencontraient quelquefois, il soupirait et moi j'étouffais mes soupirs.

La visite du marquis, quoique assez longue pour la première, ne me parut qu'une minute : lorsqu'il se leva pour se retirer, je regardai involontairement le comte, et je rougis; si je n'eusse

pas craint qu'on me devinât, j'aurais, je crois, fait l'impossible pour retenir le Marquis le reste de la journée.

Quand je fus seule, une tristesse affreuse s'empara de tous mes sens, mon château me parut une prison, et mon parc une solitude insupportable. Je comptai les heures qui m'appellaient à la fête, et deux jours me paraissaient des siècles : cependant me disais-je tristement, le temps n'accélérera point ses pas pour me plaire, et n'arrêtera pas sa marche, lorsque je jouirai du plaisir que j'attends avec tant d'impatience.

Mon sommeil ne fut guères plus tranquille ; agitée pendant la nuit, je vis paraître le jour avec joie. Je montai à cheval, espérant trouver, dans cet exercice, une dissipation pour chasser mes ennuis.

Allant au hasard, j'étais assez loin

du château lorsqu'en entrant dans un chemin creux, je vis venir à moi un homme à cheval; il s'avançait au grand galop. Jugez de ma surprise lorsque je reconnus Valincourt. En nous approchant, mon cheval s'épouvante, je chancèle, la bride me tombe des mains, et je m'évanouis. Valincourt me reçoit dans ses bras et me donne tous les secours imaginables. Il attribua sans doute mon état à la frayeur; mais il ignorait, hélas! que la crainte y avait moins de part que l'amour. Je ne conçois pas, dit Euphrosine, qu'on puisse aimer aussi vivement en si peu de tems. Rien de plus ordinaire, répliqua Eudoxie; l'Amour établit son empire avec autant de rapidité que de despotisme dans le cœur où il commence à règner la première fois. D'ailleurs oubliez-vous que Madame était à la campagne, où depuis trois mois elle

ne voyait que son intendant et son curé.

Lorsque je fus revenue de mon évanouissement, continua Elvire, nous nous acheminâmes vers le château. Le comte m'apprit, chemin faisant, que son oncle ayant oublié d'inviter ma société, l'avait chargé de ce message. Il n'est pas étonnant, me dit-il, adroitement, que Monsieur de Montillant n'y ait point songé; dès qu'on a le bonheur de vous voir, on oublie tout.

Ce fut par des propos aussi galans qu'il m'entretint pendant la route. A notre arrivée, il me prodigua les plus tendres soins, parut inquiet de ma santé; et ne négligea rien pour augmenter l'amour qu'il avait déjà fait naître dans mon cœur. Je lui proposai de passer la journée chez moi, ce qu'il accepta, ajoutant qu'il restait avec d'autant plus de plaisir, que son oncle

ne dînait pas chez lui. Cet homme respectable était allé dans une ville voisine, choisir des vêtemens destinés à une famillle, qu'il avait invitée à la fête.

Valincourt dans les éloges qu'il fit des vertus de son oncle, sembla faire à mes yeux l'éloge de son propre cœur. Je l'écoutais avec ce plaisir qui peint mieux tous les sentimens qu'on inspire, que les protestations les plus tendres. Au récit qu'il me fit des obligations qu'il avait à ce digne parent, il m'échappa de dire avec transport, « ah » Monsieur ! qu'on est heureux d'avoir » un tel neveu, et qu'une ame comme » la vôtre est digne d'être aimée ». Il se saisit de ma main, le premier mouvement fut de la baiser avec ardeur ; mais je sentis que le respect arrêta ses lèvres brûlantes.

J'avalais ainsi à longs traits le poison

qui se glissait dans mon cœur. Valincourt acheva ce jour entièrement ma défaite. J'eus cependant assez de force pour cacher sous une décente réserve, la passion qui maîtrisait déjà ma raison.

Cependant il fallait se séparer, mais j'avais la certitude de le voir le lendemain.

Le bonheur a son impatience comme l'inquiétude : celle-ci déchire le cœur de craintes ; au lieu que l'autre est accompagnée d'une douce langueur, qui bien qu'elle fasse souffrir l'ame, y répand une mélancolie voluptueuse.

Le jour était vers son déclin lorsque Valincourt partit. Voulant profiter des derniers rayons du soleil, je me rendis dans mon parc ; en passant devant la porte par où il était sorti, je m'arrêtai ; j'y jettai un regard mêlé de joye et de regrets. Aurais-je jamais pu soup-

çonner que cette porte eût fixé un jour mon attention avec plaisir ? Mais jamais je n'avais aimé.

Pourquoi le sentiment qui nous rend seul heureux, n'est-il pas éternel ? Ah, Valincourt ! Pourquoi n'as-tu pas un cœur aussi sensible que le mien ? Notre chaîne.... Ses sanglots lui coupèrent la voix.

Ses amies parvinrent à peine à la consoler ; Eudoxie la calma cependant en lui faisant envisager qu'elle connaissait un moyen infaillible pour ramener le volage Valincourt.

Je fus réveillée de grand matin, reprit la triste Elvire, en essuyant quelques larmes qui humectaient encore ses beaux yeux. Ma toilette qui, jusqu'alors m'avait occupée faiblement, fut faite avec plus de soin, je mis plus d'art à éclaircir les atours lugubres de mon veuvage. Le curé et l'intendant m'attendaient depuis

depuis deux heures. Je descendis enfin, et lorsque je fus au moment d'entrer en voiture, arrive Valincourt. Cette attention fut trop marquée, pour ne pas produire son effet désiré. Je ne doutai plus qu'il ne m'aimât, la certitude de ce bonheur ajouta à la satisfaction que j'eus d'être avec lui.

Vous vous imaginez bien que la route ne m'ennuya point, jamais chemin ne me parut plus court. Les distances ne sont pas remarquées par les amans heureux.

Le marquis me reçut à merveille, la joie de voir son bonheur partagé par tous ceux qui l'environnaient, répandit encore plus de sérénité sur ce visage, dont tous les traits semblaient être formés par la bonté.

Lorsque la compagnie fut assemblée, un son de cloche annonça les habitans de sa terre : on les introduisit dans la

seconde cour, et dès qu'ils furent entrés, le marquis se présenta sur le perron du château. L'ordre qu'ils observaient jusqu'alors, fut interrompu par l'empressement qu'ils eurent de l'approcher; on entendit un léger murmure, et chacun disait, » laissez-moi regarder un mo- » ment notre père, notre bienfaiteur ». J'eus peine à retenir mes larmes, et l'amour ajoutait, je crois, à ma sensibilité ordinaire. Valincourt partageait sans doute dans mon cœur, le tribut qu'on offrait aux vertus de son oncle.

Sensation délicieuse! Non, il n'y a que le véritable amour qui puisse nous l'inspirer.

« Mes enfans, s'écria le marquis, je » rends grace au Ciel de m'avoir donné » un cœur qui sache apprécier votre ten- » dresse. Voici mon neveu, mon seul, » mon unique héritier; j'espère qu'un » jour il méritera le même attachement,

» vous ne vous appercevrez pas alors que
» je vous manque, il sera pour vous un
» autre moi-même » Je fus tentée d'a-
jouter : *j'en réponds* ; mais la prudence
et les sanglots de ces bonnes gens m'en
empêchèrent.

Le marquis conduisit tous les villa-
geois à une table immense. Lorsqu'ils
y furent placés, il resta un vuide de
cinquante couverts. Il s'informe où
étaient ceux qui devaient l'occuper ;
le maître-d'hôtel répond qu'ils sont
avec M. le Comte : un instant après,
Valincourt paraît donnant le bras à un
vieillard courbé sous le poids des an-
nées ; il marchait avec précaution, et
s'avançait d'un pas lent.

Lorsque le vieillard approcha du mar-
quis ; « mon bon Seigneur, s'écria-t-il,
» d'une voix presqu'éteinte ; je vous
» remercie au nom des quatre géné-
» rations que voici : (ces enfans le

» suivaient ) votre bienfaisance vous en
» rend le père. J'ai envié le plaisir
» qu'ils auraient de vous témoigner leur
» reconnaissance par des paroles ; mais
» je leur laisse la liberté de la partager
» avec moi dans leur cœur », Le marquis embrassa le centenaire chez qui la nature fit un dernier effort pour arracher une larme.

Ce fut à ce vieillard, et à toute sa famille, que Monsieur de Montillant avait donné des vêtemens distingués. La journée se passa en divertissemens : malgré le nombre de femmes qui ornaient la fête, Valincourt ne fut occupé que de moi.

Il était tard lorsque je me retirai ; le comte offrit de m'accompagner, je refusai, il insista, je ne souffrirai pas, me dit-il, que vous fassiez trois lieues dans l'obscurité ; il ajouta des raisons si pressantes qu'il me força d'y con-

sentir. Il ordonna à sa voiture de le suivre.

Il y avait déja quelque-tems que nous étions chez-moi, et ses gens n'arrivaient pas. Je ne pouvais décemment me coucher, et le laisser seul ; je passai une grande partie de la nuit à causer avec lui. Ce fut cette malheureuse nuit qui mit le comble à mon infortune.

Après nous être entretenus des plaisirs de la journée, Valincourt me regarda tendrement ; tandis que tout le monde était content, me dit-il, mon cœur était agité d'une crainte continuelle, depuis l'instant où je vous ai vue, j'y sens un trouble, une agitation qui m'était inconnue.

Je feignis de ne pas le comprendre ; mais mon embarras, le son de ma voix, tout annonçait que mon indifférence n'était que feinte. Il me prit la main,

la serra doucement, la serra davantage; un mouvement involontaire me fit serrer la sienne à mon tour : aussi-tôt le dangereux Valincourt se précipite à mes pieds; ah, Madame! s'écria-t-il avec transport : serais-je assez heureux de vous attendrir? Ma rougeur trahit mon cœur. Ma chère Elvire, continua-t-il, en couvrant mes mains de baisers; ne refusez pas les hommages de l'amant le plus tendre, il n'a d'autre desir que de vous voir heureuse, de partager votre bonheur : je le jure à vos pieds, je n'aimerai que vous : du premier instant vous régnâtes dans ce cœur qui ne respire plus que pour vous. —— Ma chère Elvire! Ne me refusez pas un aveu d'où dépend mon bonheur. Quelques larmes furent ma réponse. Cependant Valincourt voulut avoir cet aveu mieux confirmé; il voulut l'entendre de ma bouche. Je prononçai

en tremblant ce que mon cœur lui avait répété mille fois tout bas.

Momens fortunés ! Hélas ! je n'y songe jamais sans éprouver, à la fois, le plaisir et la peine.

Sa voiture était arrivée ; nous nous séparâmes avec la promesse de nous revoir le lendemain.

Tout s'embellissait autour de moi ; la présence de Valincourt répandait un charme sur toute la nature.

Sur ces entrefaites arriva chez le marquis sa parente ; Madame d'Alenceau. Quoiqu'impérieuse et bizarre, je me liai cependant avec elle, parce qu'elle m'avait félicitée d'avoir accepté l'invitation que m'avait faite M. de Montillant de passer l'automne chez lui.

Rien ne s'opposait alors à mon bonheur, je voyais Valincourt à chaque instant, et notre passion parut s'ac-

croître avec l'habitude. Cependant il manquait à ma satisfaction, celle d'être liée à lui par les nœuds de l'hymen.

Sa fortune dépend entièrement de son oncle, la mienne est médiocre. Le dessein du marquis est de le marier avec la fille de Madame d'Alenceau, jeune encore, et veuve depuis deux ans. Son mari en mourant l'a nommée sa légatrice universelle, parce qu'elle soutint un jour dans un cercle nombreux que l'Auteur de l'*Art de rendre les femmes fidelles* connaissait parfaitement notre sexe, et que ses maximes étaient admirables. Son époux, le vicomte de Larac, ami intime de l'Auteur, et zélé partisan de ce livre, fut présent à cette dispute; il fut tellement enchanté de la sagesse de sa femme, que le lendemain il fit son testament en sa faveur. . . Le trait est plaisant, dit Eudoxie, je connais

Madame de Larac, c'est une femme adorable; elle est singulièrement rusée; elle traiterait merveilleusement l'*Art d'endormir les jaloux par des fausses apparences*. Larac l'épousa à soixante-dix ans; elle en avait seize. Pouvait-il croire qu'à son âge. . . . mais je vous interromps; c'est donc Madame de Larac qui cause vos peines? — Hélas! c'est elle et plusieurs autres femmes. — Ne désespérez pas, vous triompherez; Valincourt n'est peut-être pas aussi léger qu'il le paraît. Les apparences souvent sont fausses. Elvire soupira et continua son récit.

Le tems approchait où il fallait quitter la campagne. Après avoir pris congé du marquis, je passai un moment chez moi pour y arranger quelques affaires, et partis tout de suite pour Paris, où Valincourt devait me rejoindre bientôt, en quittant la maison de M. de

Montillant; Valincourt n'eut plus le même empressement à m'accompagner; je vous avoue que cette négligence m'affecta vivement, je comparai sa conduite présente à celle du passé; cependant mon cœur fut encore ingénieux à l'excuser.

Peu de jours après mon arrivée à Paris, on me l'annonça; ma joie fut extrême; il me parut plus tendre que jamais. Je me livrai uniquement au plaisir de le voir; et nous passâmes nos journées ensemble; satisfaite de l'avoir avec moi, je ne recherchai point d'autre société.

Cependant, au bout de quelque tems, je m'apperçus qu'il devint triste; il était rêveur, et paraîssait ennuyé. Il m'engagea plusieurs fois à sortir, à recevoir compagnie; il me vantait l'agrément des spectacles et de tous les divertissemens de Paris. Je lui ré-

pondis constamment que je trouvais dans sa société tout ce que mon cœur désirait.

Sa conduite changea visiblement ; il eut moins d'empressement, resta souvent un jour sans me voir, quelquefois deux. Je m'en plaignis. — Des affaires imprévues, — un engagement indispensable, — son oncle l'avait mené à la Cour, — et plusieurs autres prétextes coloraient toujours sa négligence.

Après l'avoir attendu l'autre jour jusqu'au soir, j'en reçus un billet; il me manda qu'on l'avait forcé d'aller à la campagne, et qu'il ignorait le tems qu'il y resterait. Cette nouvelle me désola, une inquiétude mortelle me donna des soupçons, jusqu'alors j'avais vécu dans la plus grande sécurité. Quinze jours se passèrent, et Valincourt ne revint pas.

Ce matin, en me rendant aux Tuileries, je rencontre un de ses gens; j'arrête ma voiture, et m'informe de la santé de son maître : il se porte bien, Madame, me répondit-il, il est de retour depuis trois jours. — Depuis trois jours ! Et M. de Montillant est-il à Paris ? — Oui, Madame; M. le comte, M. le marquis, Madame d'Alenceau, et Madame la vicomtesse de Larac sont revenus ensemble. Aussitôt je congédie le domestique, et retournant sur le champ chez moi, je m'y livre au plus affreux désespoir. Voilà donc, m'écriai-je, cet amant fidèle qui ne désirait que mon bonheur, qui ne recherchait que ma satisfaction. Ah, Valincourt ! perfide Valincourt... Il m'a toujours dit qu'il n'épouserait que moi, il évitait même toutes les occasions de voir Madame de Larac... et à présent il passe quinze jours avec elle...

elle . . . Hélas ! il n'est plus douteux qu'il me sacrifie à ma rivale.

Mes sanglots attirèrent une de mes femmes en qui j'ai la plus grande confiance. Elle confirma mes soupçons, en me communiquant que le valet-de-chambre de Valincourt lui avait dit que son maître, entraîné par la dissipation, fréquentait toutes les maisons où il espérait trouver le plaisir et Madame de Larac. Je ne doutai plus de mon malheur, et ne m'apperçus que trop que Valincourt ne m'aimait plus.

Cette scène cruelle vient de se passer ce matin; je lui ai écrit et n'ai pas encore reçu de réponse. Ennuyée de l'attendre, je viens chez vous, ma chère Euphrosine, espérant que votre amitié apportera quelques remedes à mes maux. Ne me refusez pas vos secours; il dépend de vous de le ramener, je sais qu'il a de la confiance en vous; n'é-

pargnez ni sollicitations, ni prières pour y réussir.... — Ce ne sont ni les sollicitations, ni les prières qu'il faut employer, répondit Eudoxie, il faut des remèdes plus violens pour corriger ce volage. S'il vous aime encore, ceux que je vous prescrirai seront infaillibles.

La monotonie est la mort de l'amour comme celle du plaisir, continua-t-elle. Tant que Valincourt était à la campagne il vous préférait, et n'ayant point d'autres dissipations qui l'entraînassent, vous étiez le seul objet de ses vœux. Mais le séjour de Paris, où tout se réunit pour distraire l'amant le plus fidèle, exige qu'on y observe une conduite différente. Si vous voulez entretenir ici l'illusion de l'amour, il faut en savoir varier les plaisirs. Si vous eussiez rassemblé chez vous une société agréable, Valincourt l'eût préférée à

toute autre. Ne comptez-vous pour rien l'avantage de s'y voir mieux reçu qu'ailleurs ? Cet avantage, en flattant le cœur, satisfait également l'amour-propre des hommes.

Ne trouvant point autant d'agrémens chez les autres, vous étiez sûre qu'il serait toujours venu chez vous avec un nouveau plaisir. La contrainte de ne pouvoir quelquefois vous exprimer son amour eût encore augmenté son ardeur; l'appréhension même qu'un autre pouvait parvenir à vous plaire eût ajouté à son empressement. Il ne faut pas que l'amour languisse tristement dans les bras de la sécurité ; un peu de crainte l'empêche de tomber en léthargie.

Donnez à souper demain, invitez-y tout ce qu'il y a de plus aimable parmi vos connaissances; engagez Valincourt à y venir; relevez vos charmes par une

parure recherchée ; ce changement l'étonnera, il s'imaginera que vous avez des desseins sur un autre, son amour-propre en souffrira ; ménagez ce dépit avec art, et vous triompherez.

Avez-vous fait des reproches dans votre billet ? — Non, Madame, je le prie simplement de passer chez moi pour une affaire pressante.—Tant mieux : lorsqu'il viendra, dites-lui que cette affaire n'est autre qu'un souper, la curiosité le forcera de l'accepter. N'ayez point d'humeur, point de reproches, et sur-tout gardez-vous de marquer du soupçon, vous dérangeriez tous mes projets. Je veux dorénavant vous conduire ; si cette épreuve réussit, je vous promets de rendre votre amant, ou si vous l'épousez, votre mari, *constant.*

Les conseils d'Eudoxie réussirent à merveille ; Valincourt se rendit le même

soir chez Elvire : elle le reçut avec un air satisfait ; elle affecta même de la gaieté. Le lendemain elle parut à souper plus belle, et au moins aussi aimable que les autres femmes ; elle eut assez de coquetterie pour inquiéter son amant. Etonné de ce qu'Elvire ne lui parlait ni de son absence, ni de son peu d'empressement à son retour, il s'en plaignit ; elle l'écouta avec indifférence, il en fut piqué ; elle feignit de ne pas s'en appercevoir, et il se retira très-mécontent.

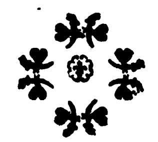
Euphrosine et Eudoxie, par les conseils desquelles Elvire jouait un rôle si opposé à son caractère, la conduisirent dans le monde ; Valincourt put à peine trouver l'instant de l'entretenir sans témoins. La contrainte ranima son ardeur ; il l'aima plus que jamais. Ne voyant aucun moyen de rétablir son empire, il appella l'hymen à son

secours ; il communiqua son dessein à son oncle ; le Marquis y consentit avec plaisir, il estimait Elvire, et n'aimait point Madame d'Alenceau, ni sa fille, dont les inconséquences, qui depuis l'ont ruinée, faisaient déjà du bruit dans le monde. Valincourt, plein de confiance, se rend chez Elvire : « Ne » refusez pas la main d'un homme qui » n'a jamais cessé de vous aimer, lui » dit-il, mon oncle désire cette al- » liance autant que moi ». La tendre Elvire avait su feindre lorsqu'il ne s'agissait que de ramener un volage ; mais elle n'eut pas la force d'employer les mêmes détours, dès qu'il fut question de leur félicité mutuelle. Elle consentit à l'épouser, et leur mariage fut célébré peu de tems après au grand contentement de tous leurs amis.

Jamais union ne fut plus heureuse ; occupée sans cesse à plaire à son époux,

elle consultait son goût en toutes choses ; il aimait la société ; elle en eut une si agréable chez elle, qu'il préféra sa maison à toutes celles de Paris.

Voilà, Mesdames, l'*Art* qu'il faut employer pour ramener les hommes entraînés par le plaisir, et le seul par lequel vous parviendrez à les rendre *constans*.





## CHAPITRE III.

*Le danger des soupçons.*

APRÈS qu'Elvire eut achevé de parler, vous nous avez promis une confidence, dit Euphrosine à Eudoxie, j'espère que vous nous tiendrez parole. Volontiers, répondit-elle : mais je date de loin ; l'époque de mon récit commence au printems de ma vie, et me voici fort avancée dans mon hiver. Cependant, pour distraire vos chagrins, je vais rapprocher ces deux saisons si opposées l'une à l'autre. En vous communiquant les erreurs de ma jeunesse, vous me ferez encore, par leur souvenir, jouir un instant de mes beaux jours, et c'est quelque chose à mon âge.

## *Histoire d'Eudoxie.*

On me maria fort jeune, mais les principes d'éducation qu'on observait alors; étaient bien différens de ceux qu'on observe aujourd'hui. Les jeunes femmes étaient plus modestes, plus fières de leurs devoirs; si elles recevaient des hommages, leurs amans couvraient du voile du mystère la préférence qu'on leur accordait. La décence guidait toutes leurs démarches, l'indiscrétion était punie comme un crime. L'amour gagnait doublement à cette délicatesse.

A peine fus-je mariée, que mon cœur, tout entier à mon époux, ne s'occupa qu'à lui plaire. Les égards réciproques resserraient chaque jour les liens de l'hymen, et rendaient sa chaîne plus légère. Nous passâmes six ans dans cet

heureux état; la douce confiance faisait le charme de notre union.

Il prend fantaisie à M. le président de..... de publier son traité sur l'*Art de rendre les femmes fidelles*. Les maximes qu'il y prescrit réveillèrent l'attention de tous les époux. Ceux qui jusqu'alors avaient regardé les défauts de notre sexe comme des faiblesses inséparables de l'humanité, devinrent inquiets et jaloux; ne se fiant plus aux affections de leurs femmes, ni aux sentimens vertueux qu'inspire l'attachement à nos devoirs, ils les insultèrent en prenant des précautions pour les rendre fidelles, et les engagèrent à leur manquer de foi.

Lorsqu'on raffine trop sur le bonheur, on l'ennuie, et bientôt il fuit.

Les jeunes gens de mon tems étaient aussi sensibles que ceux d'aujourd'hui; les charmes d'une belle femme, ou d'une

femme aimable, étaient autant remarquées alors qu'ils le sont à présent. J'avais, comme bien d'autres, mes admirateurs; mais jamais mon mari ne s'était allarmé de leurs soins; il regardait leur empressement comme un applaudissement à son choix, et je recevais leurs hommages comme le tribut qu'on doit à notre sexe.

M. de Sainfond s'avisa de lire ce livre funeste; il m'en parla d'abord avec indifférence; plusieurs de ses amis en firent l'éloge; Sainfond le relut avec plus de soin; insensiblement il en adopta les maximes, et cet époux, si aimable pendant six ans, devint bientôt insupportable.

Rien n'échappait à ses soupçons jaloux; il traitait ma gaieté de coquetterie, et mon silence de mystère. En voulant me rendre *systématiquement*

*fidelle*, il parvint à m'ennuyer et à se faire détester.

Dès qu'on cesse d'être aimable, on cesse de plaire : c'est ouvrir la carrière à l'inconstance et souvent à la galanterie.

Je ne trouvai plus le même plaisir dans la société de mon époux, et n'observai mes devoirs qu'avec contrainte ; nos entretiens, autrefois remplis de charmes, étaient devenus tristes, languissans, ils étaient souvent mêlés de reproches et d'aigreur, et nous nous séparions toujours avec humeur. Je ne trouvai plus dans mon époux l'homme aimable, mais un censeur rigide, dont le *pédantisme* me donnait des vapeurs.

Combien de fois n'ai-je pas désiré que les hommes eussent resté dans la plus grande ignorance ! A quoi sert, me disais-je en soupirant, l'art séducteur

de se communiquer nos pensées les plus secrettes, si ce même art est employé à troubler notre repos? Pourquoi l'écriture et l'imprimerie prêtent-elles également leur secours au mensonge, à la calomnie, et à tous les vices qui affligent l'humanité, comme elles le prêtent aux doux épanchemens de l'amitié, aux désirs de l'amour, aux regrets de l'absence, à l'encouragement de la vertu, à l'instruction des arts et des sciences, et à tout ce qui distingue la dignité de notre *Être*? Mais les hommes abusent des plus grands bienfaits.

La mésintelligence s'introduisit si rapidement dans notre maison, que bientôt nous n'y vivions plus qu'en étrangers. Je saisissais toutes les occasions de m'en éloigner, et n'y entrais jamais que le cœur oppressé de douleur. En vain je cherchai dans le tumulte du

grand monde un remède contre mes chagrins, je ne l'y trouvais jamais : tant il est vrai que le bonheur n'habite que dans l'intérieur d'un bon ménage.

Lorsque mon époux me reprochait un changement si extraordinaire dans ma conduite, je lui repliquais avec aigreur qu'il en était l'auteur, et nos querelles nous séparaient l'instant d'après.

Une femme jeune et jolie trouve aisément, dans la société, des amis officieux qui l'entretiennent dans son erreur : prompte à écouter leurs conseils, elle en est souvent la victime.

J'avais la plus grande confiance dans un de ces amis officieux. Il était le dépositaire de toutes mes peines ; mais au lieu de rétablir la concorde entre moi et mon mari, ses conseils ne servirent qu'à nous désunir davantage.

Il me dit un jour, « puisque M. de » Sainfond, par une méfiance outra-

» geante, insulte à votre vertu; pour-
» quoi n'autorisez-vous pas ses soup-
» çons? Tout dépend du choix, mé-
» nagez seulement la censure publique,
» le reste est peu de chose ».

Un reste d'attachement à mes devoirs me garantit d'un piège si adroit; je me méfiai dans la suite de ses conseils, mais je n'en fus pas plus soumise à mon mari; au contraire, M. de Sainfond exigeant que je ne défendisse l'entrée de ma maison à cet homme dangereux (ses assiduités sans doute l'inquiétaient), je lui refusai positivement cette satisfaction, dans le seul dessein de le contrarier. Je connaissais la morale méprisable de mon *ami confident*, et mon intention était de l'éviter; mais le désir de M. de Sainfond me fit changer d'avis. Ce refus acheva de nous brouiller ensemble, et nous

ne vécûmes plus dans le même hôtel que comme deux locataires.

Après avoir passé deux années dans cette triste indifférence, je rentrai un soir fort tard; on m'apprend que M. de Sainfond est malade, qu'il y a même du danger. N'écoutant que ma tendresse, qui, dans cet instant, se réveilla, je vole à son appartement. J'approche de son lit avec crainte; il me regarde languissamment. Quoi! c'est vous, me dit-il, d'une voix pénétrée : cette attention m'étonne. Me pardonnez-vous, lui dis-je, en le prenant par la main! .... Ah, mon ami! nous étions si heureux. Ne m'accablez pas par des reproches, je sens tous mes torts : ah! mon cher époux, pourquoi n'avez-vous pas continué à vous conduire d'après vos propres lumières? Nous avions si bien commencé notre carrière. — Je connais, hélas! mon erreur trop tard,

repliqua-t-il. J'ai blessé votre délicatesse par une méfiance injurieuse. Malheureuses maximes ! vous n'êtes pas faites pour toutes les femmes : je ne le vois que trop ; les moyens dont je me suis servi pour vous rendre fidelle pouvaient seuls vous engager à me manquer de foi. Cet aveu vous prouve mes regrets. Ah ! ma chère femme, si le ciel m'accorde la vie, consentez-vous à retourner sur vos pas ? Je confirmai mon aveu par un baiser, et il parut plus tranquille.

Dès ce moment je ne quittai plus le chevet de son lit ; la tranquillité amena bientôt la convalescence. Le bonheur habita de nouveau dans notre ménage, et la paix succéda aux querelles et au mécontentement.

Depuis ce tems nous avons continué à être heureux ; l'estime établissait la confiance : si M. de Sainfond fut quel-

quefois infidèle, il ne cessa cependant jamais d'être *constant*.

N'est-on pas inconstant dès qu'on est infidèle, demanda Elvire avec empressement? — Bon pour nous, répondit Eudoxie : vous n'ignorez pas que les hommes ont fait les loix, et qu'ils ont établi la valeur comme la vertu principale de leur sexe; la modestie, celle du nôtre. Ils ont exigé que nous observassions aussi rigidement cette vertu, qu'ils se sont obligés de remplir scrupuleusement les devoirs de l'autre. Je m'imagine, que pour se dédommager de cette grande sévérité, ils se sont réservé le privilège de se livrer à tous leurs penchans, sans cependant blesser la constance : je ne vous assure pas qu'en nous refusant le même droit, ils n'ayent pas été injustes, mais à mon avis, je crois qu'ils n'ont jamais fait un plus bel éloge de notre délicatesse.

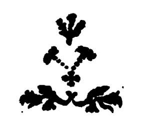
L'art difficile de corriger les hommes, varie autant que les caractères. Il faut employer, avec les vices, d'autres moyens que ceux qu'on employe avec les défauts : les principes de ceux-ci ne sont souvent que la suite d'une mauvaise organisation, ou d'un faux jugement ; au lieu que les premiers prennent leur source dans le cœur.

Le libertin, le joueur, l'homme abruti par le vin, demandent une étude différente. Une femme ne s'apperçoit souvent, d'un de ces vices, dans son mari, qu'après qu'il est déjà profondément enraciné dans le cœur. Elle ne commence à en être la victime, que lorsqu'il y a commis des ravages dangereux.

Cependant, on peut quelquefois parvenir à en corriger son époux ; mais il faut alors qu'un événement heureux seconde les efforts ; et ce bonheur n'est

pas commun : j'en ai connu cependant un exemple. Monsieur de Verdillac fut guéri de la dangereuse passion du jeu, par la conduite prudente de sa femme.

Madame de Verdillac, aussi vertueuse qu'aimable, fut sur le point de passer de la plus grande opulence à l'extrême misère, heureusement ses charmes, et ses qualités estimables, empêchèrent la ruine de son mari. S'il n'était pas si tard, je vous raconterais leur histoire. Elvire et Euphrosine la prièrent de ne pas les en priver; elle céda à leurs instances.



## CHAPITRE IV.

*Histoire de Madame de Verdillac, ou la vertu couronnée de succès.*

MONSIEUR de Verdillac, riche financier, épousa une fille de qualité, dont toute la fortune consistait en une longue suite d'ancêtres illustres. Elle était fort belle; elle avait beaucoup d'esprit, et une grande douceur de caractère. Elle se conduisait parfaitement bien avec son mari; rien ne manquait à cette union pour la rendre heureuse, qu'un peu d'aménité dans le caractère de l'époux; mais elle parvint insensiblement à le corriger de ce défaut.

Verdillac en avait un autre plus essen-

-tiel qu'il cachait avec soin à sa femme, il aimait le jeu.

La charge qu'il occupait l'obligeait à vivre en province, sa maison la plus opulente, y était la plus recherchée; il effaçait, par son faste et son ostentation, les plus riches seigneurs du Languedoc.

Au bout de cinq années de mariage, Madame de Verdillac accoucha d'un garçon. Des fêtes superbes célébrèrent cet heureux événement. Peu d'années après, sa famille s'accrut encore de trois autres enfans, *et Verdillac* continuait toujours à vivre avec le même faste.

Une indisposition de sa femme empêcha qu'elle l'accompagnât aux Etats, qui s'assemblèrent à Montpellier. N'ayant plus à craindre les conseils prudens de Madame de Verdillac, il se livra sans réserve à son vice favori. Il eut le

malheur de gagner une somme considérable. Cet appas lui devint fatal; il fondait l'espoir de payer ses dettes sur le bonheur du jeu; l'ostentation avait déjà dérangé sa fortune.

C'est ainsi que le faste ouvre la porte aux besoins, et que la misère s'établit imperceptiblement chez les gens les plus riches.

Il se trouva à Montpellier plusieurs Anglais opulens, entr'autres milord Freeman, dont le désintéressement au jeu était remarquable. Il jouait souvent avec Verdillac; mais l'Anglais se livrait à cette passion plutôt par ennui que par goût.

Après la séparation des Etats, Verdillac amena le sombre Lord à Toulouse. Sa femme reçut l'ami de son époux avec la plus grande cordialité.

L'habitude de voir l'aimable Madame de Verdillac, rendit bientôt l'Anglais

amoureux. Il la contemplait des heures entières, soupirait, allait siffler dans un coin de l'appartement, et puis se retirait chez lui, pour recommencer le lendemain la même scène.

Ce manège dura plusieurs mois sans qu'il osât en dire davantage, en attendant il faisait la partie de Verdillac, qui à la vérité ne jouait qu'un jeu médiocre, mais qui avait le plaisir de satisfaire sa passion.

Sur ces entrefaites arrive à Toulouse un homme connu dans toute la France par ses intrigues; il s'y établit. Sa maison aussi fastueuse que celle de l'imprudent financier, devint le rendez-vous de tous ceux qui cherchaient à vivre sans contrainte. On y jouait gros jeu, et Verdillac ne fut pas le dernier à la fréquenter.

Il s'y fit un soir une partie à huis clos; ceux qui y étaient admis, s'y

rendirent

rendirent avec ce mystère, qui accompagne ordinairement le vice. On s'y ruinait avec un acharnement infernal. Verdillac perdit deux cent mille écus.

De retour chez lui, à peine osa-t-il regarder sa femme; il ne caressait même plus ses enfans : sa contrainte faisait soupçonner son malheur; mais Madame de Verdillac ne l'apprit que lorsqu'il ne pouvait plus le lui cacher. Les difficultés qu'il éprouva, pour se procurer cette somme, le forcèrent à lui en parler. Il lui communiqua ce secret en tremblant. Comment vous avouer, lui dit-il en rougissant, une faute que a prudence de votre conduite rend criminelle. Oui, je suis le plus coupable des hommes. Ah, ma chère femme! épargnez-moi des reproches trop mérités.

Madame de Verdillac le rassura par les propos les plus consolans, et l'en-





gagea à ne lui rien cacher. Il lui communiqua son imprudence, elle l'écouta tranquillement.

Lorsqu'il eut achevé : n'avez-vous pas d'autres dettes, lui demanda-t-elle, votre opulence me fait tout craindre; vous ne daignâtes jamais me communiquer l'état de vos affaires. — Je conviens que ma fortune est un peu dérangée; profitons du malheur présent, reprit-elle, pour liquider toutes nos dettes. Vendez votre terre du Poitou, réformons notre dépense, et bientôt vous ne vous appercevrez plus que vous avez oublié quelquefois que vous étiez père. Verdillac l'embrassa en versant quelques larmes que lui arrachaient ce reproche adroit.

Il suivit en effet les conseils de sa femme : lorsqu'il eut payé toutes ses dettes il lui resta cinquante mille livres de la vente de sa terre, dont il ne parla

pas, ayant sans doute dessein de les garder pour le jeu; car bien qu'il eût promis à Madame de Verdillac d'être plus circonspect à l'avenir, il n'avait cependant point renoncé au vice qui le maîtrisait. Ils vécurent pendant plusieurs mois dans le voisinage de Toulouse; en attendant ils réformèrent une partie de leur maison.

Verdillac ne parut alors occupé que du bonheur de sa famille.

Milord passait tout ce tems avec eux, il devenait tous les jours plus amoureux; mais ce qui acheva de le subjuguer, fut la confidence que lui fit Verdillac de la conduite de sa femme, dans une occasion où d'autres auraient accablé leurs époux des plus violens reproches.

Le vice s'établit insensiblement chez l'homme, et quitte difficilement sa proye. Le tems fit oublier bientôt

à Verdillac la perte qu'il avait faite au jeu.

De retour à Toulouse, des hommes artificieux réveillèrent peu à peu son goût favori. Il se trouva plusieurs fois dans leurs sociétés, y joua et gagna. Enivré de ce nouveau succès, il négligea sa femme, n'écouta plus ses amis, et se livra sans contrainte à toute la fureur de cette dangereuse passion.

Milord était le confident des chagrins de cette malheureuse femme; encouragé par la conduite du mari, il se hasarda à lui parler de son amour. Elle l'écouta sans humeur, et n'affecta pas une vertu rigide, qui s'allarme au moindre propos; ce manège n'appartient qu'aux prudes.

Milord acheva sa déclaration par les plus vives protestations d'un attachement inviolable, fondé sur la plus haute estime. Madame de Verdillac lui ré-

pondit avec douceur que pour mériter d'avantage cette estime, dont elle était si jalouse, elle voulait lui parler sans détours. Vous connaissez les défauts de mon mari, lui dit-elle; si j'avais celui d'être galante, quel exemple donnerions-nous à nos enfans? Quelle opinion auraient-ils de leurs parens? S'ils n'ont plus de père; qu'ils ayent au moins une mère.... — Plus de père, s'écria-t-il! tant que je vivrai je leur servirai de père. — Ah, milord! votre passion vous aveugle; puis-je jamais croire que vous seriez plus généreux que celui qui leur donna le jour? — Oui, Madame, et vous en aurez des preuves. Accordez-moi votre cœur, et dès cet instant vos enfans deviennent les miens. — Mais ce langage m'offense; considérez que mon devoir.... — Les mauvais procédés de votre mari, Madame, vous engageront tôt ou tard à l'oublier. Peut-

être un autre moins franc, moins prévoyant que moi, vous tiendrait un différent langage : mais voici ce qui arrivera. Un Français, par des propos galans s'insinuera dans votre cœur, il vous fera appercevoir que votre mari vous néglige, il vous conseillera de vous en venger, vous ne l'écouterez pas d'abord, il vous représentera la même chose sous un aspect différent, vous combattrez encore ses raisons; il ne se rebutera pas; insensiblement ce langage vous deviendra familier, vous vous habituerez à l'entendre; et en ne voulant pas céder, vous tomberez dans le piège. Oui, Madame, je conviens que c'est un piège, quoique je me mêle moi-même de vous le tendre; mais en vous engageant à m'accorder la préférence, je veux vous épargner de plus grands regrets. Je serai votre amant, votre ami, et le père de vos enfans.

Madame de Verdillac fut tentée plusieurs fois d'interrompre cette singulière déclaration ; mais elle craignit d'humilier l'honnête franchise de milord : elle ne lui laissa cependant aucun espoir de réussir. Il ne se rebuta pas, et elle eut autant à souffrir de ses persécutions amoureuses, que des pertes journalières que son mari faisait au jeu.

Les besoins se firent bientôt sentir vivement dans la maison ; une foule de créanciers assiégeaient infructueusement l'antichambre de Verdillac. Sa femme l'entretenait souvent des malheurs qui menaçaient sa famille ; il ne l'écoutait pas, ou lui répondait avec indifférence.

La fortune de Verdillac, lorsqu'il se maria, montait avec sa charge, à cinquante mille écus de rente, le jeu et ses profusions l'avaient réduite

à moins de la moitié. Le moment fatal approchait où il allait s'exposer, avec sa famille, à la plus cruelle indigence.

Un jour qu'il dînait chez Milord, échauffé par le vin, on proposa, l'après-diné, un trente et quarante. Tout le monde l'accepta. On apporte des cartes : la fortune incertaine partagea long-tems ses faveurs ; à la fin, cependant, elle se fixa du côté de Milord. Il gagne chaque coup. Les joueurs se désolent, des invocations, des plaintes, des soupirs, des imprécations se succèdent ; on eût dit que tout l'enfer s'était donné rendez-vous dans cette assemblée. Le phlegmatique Lord entend tout et ne dit rien ; on change à chaque instant de cartes, le même bonheur lui continue.

Verdillac perdit des sommes considérables, les autres joueurs, déjà hors

d'état de continuer, avaient quitté la table, le seul Verdillac s'obstinait à lutter contre le sort en doublant toujours son argent; l'Anglais consentait à tout : il propose enfin le quite ou double d'un million; Milord réfléchit un instant, le regarde, et puis lui demande froidement, à combien estimez-vous votre fortune? à peu près à cette somme. — Me l'assurez-vous sur votre honneur. ? — Je l'affirme sur ma parole : — Cela suffit, je tiens.

Aussi-tôt un cercle se forme en silence autour de la table. La curiosité et la crainte sont peintes sur tous les visages; on semblait y voir la fortune s'y disputer avec l'indigence. Milord amène trente et un; un murmure s'élève en faveur de Verdillac : joyeux de voir le bonheur lui sourire, il se félicite déjà sur ce retour heureux, mais un nombre égal le fait passer du plaisir à la crainte.

On remêle les cartes, elles passent de mains en mains, on n'oublie rien pour écarter tout soupçon, et en prenant les précautions d'usage, on ne s'apperçoit pas qu'on se fait une insulte réciproque. La confiance étant établie de nouveau, l'Anglais gagne le coup d'un point. Le cercle est consterné, Verdillac est pétrifié, ses regards annoncent la rage et le désespoir. En vain on lui parle, il n'écoute personne; à la fin il s'écrie: malheureux! et prenant avec fureur sa montre, sur laquelle était le portrait de sa femme, il la jette sur la table, quel argent me tiendrez-vous contre cette montre? Milord regarde, reconnaît le portrait; celui que je viens de vous gagner, lui dit-il: — Quoi! deux millions? — Deux millions et plus, pour empêcher la ruine de la femme la plus vertueuse. Verdillac étonné croit à peine ce qu'il entend: voyons, continua Milord, à

qui de nous la fortune accorde le portrait de cette femme respectable; essayez votre bonheur, je vous accorde le coup en trois reprises. — C'est à vous, Milord; il n'est pas juste qu'après une telle générosité. . . . — Commencez, Monsieur, je brûle de voir à qui le sort l'accordera. Verdillac manque la première fois; mais il est plus heureux au second coup : Milord se lève; cette montre est à vous, lui dit Verdillac, non lui dit Milord, je ne veux la recevoir que de l'aveu de votre femme. Allons chez vous; il donna quelques ordres, et sortirent ensemble. L'infortunée Madame de Verdillac attendait son mari en tremblant; voici, lui dit-il, en se jettant à ses pieds, notre bienfaiteur, sans son généreux désintéressement, nous serions dans l'indigence : il lui raconta son imprudence et la conduite de Milord. Madame de Verdillac remercia l'Anglais,

en répandant un torrent de larmes. « Si
» ma conduite vous paraît digne d'éloges,
» lui dit-il, n'en attribuez le mérite
» qu'à vous, Madame. Pouvais-je voir
» votre portrait, sans m'intéresser à
» l'original. Vous n'ignorez pas que je
» vous aime; puis-je être heureux aux
» dépens de votre repos? Aussi long-
» tems que je respirerai, vous n'aurez
» rien à redouter de l'inconstance de
» la fortune; et même après ma mort,
» vous vous ressentirez encore de mon
» amitié: vos qualités aimables m'ont
» plus subjugué que votre beauté, elles
» vous donnent les plus grands titres
» à mon estime. Réclamez-en les droits
» en toutes occasions; et vous verrez,
» Madame, que Lord Freeman n'est
» point ami en vain ».

» Je réclame à mon tour votre por-
» trait, permettez-moi de l'accepter:
» cette montre, la source de ma satis-
faction,

» faction, puisqu'elle a contribué à la » vôtre, en m'indiquant le tems qui » fuit, me rappellera qu'une femme » aimable ne vieillit jamais ».

Enchantée d'un tel excès de délicatesse, Madame de Verdillac donna la montre à Milord; qui dans le même instant lui remit un parchemin; il la pria de le lire, en disant qu'il l'avait préparé, avant qu'il espérât que la fortune lui réserverait l'avantage de sauver son mari du danger qu'il venait de courir.

Connaissant sa passion pour le jeu, ajouta-t-il, j'ai pris les précautions nécessaires, pour vous mettre à l'abri du danger qui vous menace à chaque instant. Madame de Verdillac lit, voit avec surprise la donation d'un tiers du bien de Milord en sa faveur, réversible sur ses enfans. Pénétrée de reconnaissance, mais cependant décidée à ne pas ac-

cepter un don si considérable, elle s'apprête à lui rendre le parchemin, elle l'appelle, il était sorti et était déjà loin, avant qu'elle s'en apperçût. Elle en demande des nouvelles à son mari, il ignore où il est ; elle sonne, questionne ses gens, ils lui disent qu'il est parti, on lui remet une lettre ; en voici une copie, dit Eudoxie.

---

*Copie de la lettre de Milord.*

» J'AI trop bien étudié votre belle » ame, Madame, pour ne pas craindre » les effusions d'un cœur comme le » vôtre : vous vous croyez peut-être » obligée à la reconnaissance ; vous » ne m'en devez pas, je suis le seul » obligé dans toute cette affaire. C'est » à moi, Madame, à vous remercier, » de ce que les circonstances et votre mal- » heur m'aient procuré l'occasion de

» vous témoigner mon estime. Ne con-
» naissant point d'expressions assez fortes
» pour vous peindre le plaisir que j'ai
» d'avoir pu rassurer vos craintes, j'aime
» mieux renoncer au bonheur de vous
» voir, que de mal exprimer ma sa-
» tisfaction.

» Vous n'ignorez pas que le bonheur
» d'être avec vous surpasse pour moi
» tout ce qu'il y a de plus séduisant au
» monde. Ah, Madame! que je serais
» heureux, si le ciel m'accordait une
» femme qui vous ressemblât! Je vais
» de ce pas parcourir toute l'Europe
» pour la chercher; en attendant, soyez
» aussi heureuse que vous méritez de
» l'être ».

GEORGE FREEMAN.

Quelle générosité! s'écria Madame de Verdillac. Tenez, Monsieur, lisez cette lettre et ce parchemin; voyez de

quoi un homme vertueux est capable, lorsque l'amour est fondé sur l'estime. Milord m'aimait, mais je ne suis pas coupable. Verdillac sorti de la léthargique tristesse qui l'absorbait, lit. Malheureux ! s'écria-t-il, faut-il qu'un étranger soit plus prévoyant que moi ? faut-il qu'il m'apprenne mon devoir ? Ah, Madame ! je connais plus que jamais ma faute. Ma pauvre femme ! mes pauvres enfans ! quel affreux précipice je creusai sous tes pas . . . . pardon, ma chère et infortunée famille. Je suis indigne d'être ton père, et d'être l'époux de celle dont les vertus aggravent ma honte . . . . comment réparer tant de torts ? . . . . Ton repentir, lui dit-elle en l'embrassant, effacera le passé. Elle lui tint encore quelques discours si tendres, qu'elle parvint enfin à le consoler.

Dès ce moment Verdillac se corrigea, et après avoir vécu pendant quelque

tems avec la plus grande prudence, il mourut d'une maladie de langueur. On suppose que le souvenir de sa faute contribua beaucoup à abréger ses jours. Avant d'expirer, il fit venir ses enfans. Puisse, l'exemple funeste de votre père, leur dit-il, vous garantir du vice dangereux dont vous avez manqué d'être la victime.

Vers la fin du veuvage de Madame de Verdillac, Milord revint, il lui témoigna le même empressement, et parvint enfin à lui faire accepter sa main. Elle fut plus heureuse avec ce second époux, qui fut aussi constant dans les liens de l'hymen qu'il avait été fidèle dans ceux de l'amour.

Vous voyez, Mesdames, dit Eudoxie, qu'on parvient quelquefois à corriger un vicieux; cependant je ne vous ai point raconté l'histoire de Madame de Verdillac comme un exemple sur le-

quel doive se régler la conduite des femmes qui ont le malheur d'avoir des époux joueurs; les incidens qui ont contribués à ramener son mari sont trop rares, pour se flatter de les rencontrer souvent. Il y a une méthode plus commune qui peut produire des effets heureux. La douceur, les craintes, un tableau effrayant des malheurs auxquels le vice expose, peut faire impression lorsqu'on en parle à propos. Si vous avez des enfans, vous pouvez intéresser quelquefois votre mari à leur sort, lui peindre vivement les regrets qu'il aurait de les voir pleurer dans la misère par son imprudence : vous pouvez encore comparer son état présent avec sa tranquillité passée, lui représenter l'avenir sous un aspect affreux, lui citer quelques exemples, souvent ils font plus d'impression que les paroles les plus énergiques. Si tous ces moyens

n'ont point d'effet, désespérez de sa guérison ; il ne se corrigera que lorsque la nécessité le forcera à renoncer à ce vice dangereux.

Mais toutes les femmes ne sont pas également propres à se servir avantageusement de ces maximes, repliqua Elvire. J'en conviens, lui répondit Eudoxie : elles ne sont destinées qu'à celles dont le jugement et le bon sens peuvent en faire usage avec profit. J'abandonne les autres à leur malheureux sort. Il semble que la nature les ait condamnées à végéter toute la vie, sous le joug qu'on leur impose. Victimes de l'autre sexe, elles en sont souvent le fléau ; rien de moins supportable qu'une *sotte*, il n'y a nulle ressource avec elle ; toujours au-delà ou en-deçà du vraisemblable, elle désole tout ce qui l'environne. Croyez-vous qu'une telle femme

puisse corriger un mari, elle pervertirait l'homme le plus parfait.

Mais lorsqu'on manque de sagacité, dit Euphrosine, on devrait se conduire par les conseils de ceux qui sont plus éclairés. — Ignorez-vous, répliqua Eudoxie, qu'un esprit borné est opiniâtre, et présomptueux? Croyez-moi, il n'y a point de ressource avec de tels gens, il faut nécessairement les abandonner à leur incapacité. . . . .

On remit un paquet à Euphrosine de la part du comte de Firmin; elle le mit sur un secrétaire, et regarda Eudoxie d'un air satisfait. — Je vous félicite d'une correspondance dont sans doute vous faites seule les frais, lui dit Eudoxie en haussant les épaules. — Connaissez-vous M. de Firmin? Qui ne le connaît pas? il exige que tout le monde lui rende service, et il n'oblige personne; c'est le plus méprisable

*Egoïste*... — C'est aujourd'hui l'homme le plus obligeant de Paris. L'affaire dont il s'agit lui a coûté des peines incroyables. . . . Voyons ce qu'il me mande ? . . . . Un parchemin ! . . . . Lisons sa lettre ?

» Je n'ai rien épargné, Madame,
» pour vous convaincre qu'un sincère
» repentir a succédé à mes erreurs pas-
» sées. Le parchemin, ci-joint, vous
» rassurera sur le sort du valeureux
» S. Priest, dont j'ai fait valoir les
» services auprès du ministre. Puissiez-
» vous jouir du plaisir que j'ai eu d'être
» utile à un brave homme, et puissiez-
» vous me procurer d'autres occasions
» de vous témoigner les sentimens res-
» pectueux avec lesquels j'ai l'honneur
» d'être, ect.

Le Comte de Firmin.

S. Priest est un jeune homme qui sert

dans la Marine, continua Euphrosine, et qui s'est trouvé, par hasard, chez moi, un jour que M. de Firmin vint me faire une visite. Il m'avait raconté ses malheurs, et couvert encore des blessures reçues pendant la dernière guerre, il manquait de protection pour demander les bienfaits du roi. Dépourvu de fortune, et des moyens d'en acquérir, je déplorais sa malheureuse situation, lorsque M. de Firmin s'offrit de lui rendre service. Voilà douze cents livres de pension qu'il lui a obtenues, et ce trait ne parle-t-il pas en sa faveur? — Ce sont des faits, s'écria Elvire, qui n'admettent aucun doute. — Comment? Par quel prestige un *Egoïste* s'est-il corrigé, demanda Eudoxie. — Ce papier vous en instruira, lui dit Euphrosine; c'est M. de Firmin lui-même qui va parler.

## CHAPITRE V.

### *Histoire du Comte de Firmin.*

OU

### *L'Egoïste rendu obligeant.*

Le défaut dont je rougis aujourd'hui tient à la mauvaise éducation et à l'exemple. Elevé à la campagne, l'orgueil de mon père et la basse flatterie de mon gouverneur avaient nourri, dans mon cœur, le principe méprisable d'un honteux égoïsme. Mon père me répétait sans cesse qu'un gentil-homme ne devait jamais se familiariser ; mon gouverneur m'enseignait la maxime dangereuse *que le bonheur suprême consistait à tirer parti des faiblesses des hommes, pour parvenir à ses desseins.*

» La nature en vous formant, ma-

» disait-il, a cherché à vous procurer
» les moyens d'être heureux : vous n'y
» parviendrez qu'en rapportant toutes
» choses à votre intérêt personnel. Ne
» maltraitez personne, les lois vous
» puniraient ; mais agissez comme si
» l'univers avait été créé pour vous
» seul ».

J'étais l'aîné d'un frère dont la douceur m'encourageait à mettre en pratique, contre lui, les maximes de mon gouverneur. J'exerçais aussi mon empire sur les paysans, dont le respect, en m'abordant, et la promptitude à m'obéir confirmèrent les leçons de mon père. Bientôt je développai mon caractère dans toutes les occasions, et j'attribuais à mon importance les égards qu'avaient les villageois et les domestiques pour mon frère. Un jour, nous promenant ensemble sur la terrasse du château, le jardinier lui donna un

bouquet. « C'est de la part de Jean-
» nette, lui dit-il; elle prie M. le
» vicomte de le garder pour l'amour
» de son fils, il l'a cueilli ce matin. »
Piqué de la préférence, je voulus ar-
racher le bouquet à mon frère, mais
il me le refusa, et le jardinier parut
satisfait de sa résistance. Qu'avez-vous
de commun avec cette Jeannette, m'é-
criai-je ? il se moqua de ma colère. Je
prétends savoir la raison qui vous engage
à me refuser ce bouquet ? Mon frère
me quitta sans me répondre. Je le retins
par l'habit. Je le questionnai, je le
menaçai de faire chasser le jardinier s'il
s'obstinait à garder le silence. « J'ai
» sauvé le fils de Jeannette, me dit-il,
» au moment qu'il allait périr dans un
» puits où il était tombé. J'éprouve à
» chaque instant un plaisir incroyable
» dans la reconnaissance de ces bonnes
» gens. Sans doute nous sommes nés

» pour nous aider mutuellement ; un » service en demande un autre, et je » ne suis jamais si content que le » jour où j'ai été utile à mes sem» blables ».

Le mot *semblable* me choqua beaucoup ; mais la préférence donnée au vicomte me déplût davantage. Je résolus de l'obtenir, et j'affectai d'avoir les qualités que mon frère tenait de son bon cœur. Après avoir essayé sur les vassaux de mon père le pouvoir d'en imposer par des promesses frivoles, j'employai le même piège avec les officiers du régiment où mon père m'avait obtenu du service. Je m'attachai à ceux dont le crédit pouvait m'être favorable. Mon nom et ma naissance m'ouvraient la route des dignités militaires, et le crédit de mes amis m'obtinrent un régiment.

Une nouvelle carrière s'étant ouverte

devant moi, je ne me contraignis plus. J'avais la faveur du ministre ; je promettais, je protégeais quand j'y trouvais mon avantage. Un vieux militaire auquel j'avais promis de rendre service, accourut un matin chez moi, je lisais une brochure nouvellement publiée. « Voici le moment, me dit-il, » de réaliser la promesse que vous » m'avez faite ; on dispose de la lieu- » tenance du roi de.... un mot d'écrit » de votre part à votre ami le maréchal » de.... va faire ma fortune et celle » de mes enfans. » J'y vais de ce pas, lui répliquais-je, cela vaudra mieux qu'une lettre ; j'en avais la volonté, mais je n'avais pas achevé de lire la brochure. Lorsque le soir j'en parlai à souper au maréchal, la place avait été donnée à un autre quelques momens auparavant.

De retour chez moi, un laquais de

» mon frère m'attendait : Mon maître » est malade, me dit-il, et prie instamment M. le comte de passer sur le » champ chez lui. — A-t-il quelque » chose d'important à me communi- » quer ? Je ne le crois pas, mais il » sera bien-aise de voir M. le comte. » J'avais fait un lotto qui m'avait ennuyé, je prétextai une violente migraine, et remis la visite au lendemain. . . . . .

Au moment de sortir on m'annonça mon ancien gouverneur. » Monsieur » le vicomte vous a attendu hier au » soir, pour vous communiquer mon » infortune. Ne pouvant m'aider, il » m'a engagé, Monsieur, à vous faire » part de mon malheur. Ah, mon cher » élève ! Sauvez mon fils de l'opprobre ; » on lui avait confié vingt-cinq louis, » il les a perdus au jeu ; mes larmes » vous prouvent l'impossibilité où je » suis de réparer sa faute ; prêtez-moi

» cette somme? Je ne puis. » J'avais la fantaisie d'acheter un nouveau bijou, et je renvoyai mon gouverneur en plaignant l'erreur de son fils. Il retourna chez mon frère, qui lui procura l'argent par le crédit d'un marchand qui l'estimait.

Le vicomte indigné de mon procédé, m'écrivit la lettre suivante. « Par quelle » fatalité oubliez-vous les devoirs de » l'humanité. Vous prétendez aux bien» faits de la société, et vous en né» gligez les premiers devoirs. Ne vous » flattez pas de jouir jamais de la dou» ceur et du contentement qu'on goûte » dans les plaisirs de l'ame, aussi long» tems que vous renfermerez dans vous» même les principes sur lesquels sont » fondées les obligations de l'homme. » Faites le bien, et vous n'aurez pas » vécu en vain ».

Les reproches de mon frère offen-

saient mon amour-propre, mais ne touchaient pas mon cœur. L'habitude de rapporter toutes choses à mon intérêt, l'avait fermé à la sensibilité. Je crois même que sans la crainte de déplaire à mon père, dont il était devenu le favori, j'aurais tout-à-fait rompu avec lui. D'ailleurs, il était à la veille d'épouser une veuve riche, qui m'offrait un logement dans sa maison. Le mariage se célébra, et je fus témoin, pendant six ans, de leur bonheur mutuel. La maison de ma belle-sœur était le rendez-vous de la meilleure compagnie de Paris. J'y voyais d'autres que moi suivre les maximes de mon gouverneur, et sur-tout M. et Madame de Saint-Phalmont, qui recherchaient dans la société de la vicomtesse un bon souper et des ressources contre l'ennui qu'ils éprouvaient ailleurs.

Mon père mourut et laissa une par-

tie de son bien à mon frère. Quoiqu'il récompensât ainsi ses vertus, je m'attribuais cette générosité ; c'est, me disais-je, « pour le dédommager des » soins qu'on a de me plaire. » Lorsqu'on louait l'esprit de la vicomtesse, et les qualités estimables du vicomte, je m'en applaudissais tout bas, car je parlais beaucoup des avantages qu'accordent la bienfaisance, et je tachais d'engager la conversation avec ma belle-sœur sur des sujets où son esprit faisait briller le mien.

Tant d'occasions favorables à ma vanité, satisfaisaient mon amour-propre, et me plongeaient dans l'indifférence pour ceux qui me prodiguaient leurs soins. Un événement horrible aida à développer davantage mon caractère odieux. Je remarquais, dans le maintien gêné de mon frère, un changement qui, ne pouvant m'échapper, m'obligea

à lui en demander la raison. » Ta femme
» t'a-t-elle donné quelques sujets de
» plaintes, lui demandai-je en sou-
» riant? — Jamais elle ne m'a donné
» plus de preuves d'attachement. —
» Tant mieux. Pourquoi as-tu cet air
» chagrin? — Dans la crainte de l'af-
» fliger, On vient de m'apprendre la
» triste nouvelle qu'un ouragan a dé-
» truit les plantations qu'elle possède
» dans la Martinique. . . . — Heureuse-
» ment pour nous, cet ouragan n'a
» pu nous nuire ici. . . . — Ignorez-
» vous qu'une grêle et la foudre ont
» détruit la maison et brûlé la plus
» grande partie de mes fermes. . . Ont-ils
» endommagé les miennes? Mon frère
» jetta un regard dédaigneux, et me
» quitta en me disant: » votre château
a été incendié, et vos pertes l'emportent
sur les miennes. « Je courus chez son
» intendant qui régissait mon bien. »

Est-il vrai, lui dis-je, qu'une tempête a commis les dégâts dont m'a parlé mon frère ? — » Rien de plus certain. » A combien estime-t-on ma perte ? » Il ne me répondit qu'en plaignant le malheur du vicomte. « Comment cet » accident a-t-il eu lieu ? — Si du moins » Madame n'eut pas souffert de son » côté ! . . . . — Le feu n'a-t-il rien » épargné ? . . . — Elle partagera le » chagrin de son mari ; lui qui ne res- » pire que pour faire le bonheur d'au- » trui ! . . . — Mais le château de mes » ancêtres ! . . . — Madame ignore en- » core la nouvelle qui afflige son » mari ! . . . — Si j'eusse été sur les » lieux ! . . . — Plut-au-ciel que vous » eussiez été à la Martinique ; vous au- » riez du moins empêché que les Nè- » gres . . . . — Quels Nègres. Puis-je » penser au bien de ma belle-sœur, » tandis que je perds le mien. » Je le

quittai sans attendre sa réponse, et retournai chez mon frère pour m'instruire davantage d'une affaire qui m'occupait vivement.

Trouvant la vicomtesse assise tranquillement au coin du feu avec son mari; leur sécurité me fit croire qu'on avait exagéré mon malheur. « Tous ces » bruits ne sont guères fondés, leur » dis-je, en les regardant d'un œil » inquiet. Votre maintien n'annonce » rien d'aussi fâcheux qu'on a voulu » nous le faire croire. — Nous nous » sommes résignés à notre sort, me » repliqua mon frère; lisez ces lettres, » et voyez s'il y a lieu de douter » encore de votre malheur et du nôtre. » J'y trouvai des détails qui m'enlevaient tout espoir, et j'y vis aussi la confirmation d'un accident qui ruinait mon frère et m'enlevait une grande partie de ma fortune. « Nous nous som-

» mes décidés à louer une maison de
» campagne, me dit la vicomtesse,
» où vous aurez votre appartement. »
L'offre était séduisante, j'avais envie
de l'accepter ; mais la crainte de m'ennuyer
l'emporta sur les instances de
mon frère, et les sollicitations de ma
belle-sœur. Je quittai leur maison, et
j'évitai de les voir à leur départ, pour
m'éviter l'embarras d'être leur correspondant
à Paris.

J'aurais trouvé un vuide affreux dans
la perte de leur société, si je n'avais
pas eu la précaution de former d'autres
liaisons. On me présenta chez la marquise
de . . ., où se rassemblaient ceux
que l'infortune de mon frère avait
éloigné de chez lui. J'y fis la connaissance
de la comtesse de Melun,
dont la fortune convenait à ma situation
présente. Elle m'écoutait avec plaisir,
et ne s'apperçût pas d'abord du

motif qui m'engageait à lui faire la cour. Mes hommages flattaient sa vanité, et j'espérai de voir bientôt finir ma contrainte. Déjà nous étions convenus du jour pour célébrer les nôces, lorsque la comtesse changea de projet à cause de la conduite que j'avais tenue avec mon frère et sa femme. Ceux-mêmes dont l'égoïsme ne le cédait pas au mien, blamèrent mon procédé.

Enfin, d'autres revers imprévus m'apprirent à me connaître. J'avais intenté un procès au concierge de mon château, pour lui faire payer une partie des dégâts qu'avait occasionnés la foudre; je perdis mon procès. Indigné de mon injustice, un oncle de ma mère me redemanda une somme considérable d'argent qu'il avait prêtée à mon père, et dont j'étais responsable, comme l'aîné de la famille. C'était me ruiner de fond en comble. Je sollicitai, je

priai,

priai, je mis tout en usage pour l'engager à se désister; il fut inexorable. Je tâchai d'en obtenir une entrevue, sa porte m'était fermée. A la fin je réussis à lui parler, et j'excusai ma conduite envers le concierge sur des prétextes frivoles, mais que j'imaginais être des motifs spécieux. « N'espérez » pas de m'en imposer, me dit-il, » par les mots sacrés d'*humanité*, de » *bienfaisance* et de *vertu* que vous » mêlez dans tous vos discours. Votre » conduite a prouvé que l'*intérêt* est » le seul mobile de toutes vos actions. » N'attendez rien de moi; je méprise ceux qui vous ressemblent. » Je fus condamné à restituer l'argent, et personne ne plaignit mon malheur.

J'eus recours alors à ceux que j'avais promis d'obliger; ils se souvenaient de mes honteuses défaites. Je m'adressai à l'intendant de mon frère; il avait

épuisé ses ressources en faveur du vicomte. Je me rappellais les offres de ma belle-sœur, et me déterminais d'en profiter. Pour me rendre à l'endroit où elle demeurait, j'étais obligé de passer par la terre où j'étais né. La terreur semblait avoir dévancé mes pas; les paysans qui osaient à peine me regarder autrefois, jettaient sur moi de regards insoleus, et ne daignaient seulement pas me saluer. J'aurais désiré m'arrêter dans ces lieux où j'avais eu tant de preuves de leur respect, mais la honte m'en éloigna promptement. Arrivé chez mon frère, tout y retraçait l'image du bonheur. Entouré de de gens qui l'aimaient, chéri de sa femme, recherché de ses voisins, il jouissait d'une félicité qui m'était inconnue. Chacun s'empressait de lui rendre service, et l'on semblait prévenir en tout ses désirs. Quelle situation pour

une ame sensible ! j'en fus jaloux ; j'allai cacher mon trouble dans un bosquet proche d'un grand chemin. A peine étais-je assis sur un banc de gazon, qu'une troupe de villageois passa, le bruit qu'ils faisaient en marchant d'un pas précipité me tira de ma rêverie. Un d'entr'eux répéta plusieurs fois : « Je meurs d'impatience de le » voir ! » Un vieillard dont la voix ne m'était pas inconnue, lui répliqua : » Voici le toît de sa maison, nous » y sommes tout-à-l'heure. » Je compris qu'on parlait de mon frère, qu'on le recherchait tandis qu'on me fuyait, j'en soupirai de dépit, car l'égoïste frustré de son attente, souffre difficilement le bonheur d'autrui.

Curieux d'apprendre le sujet de tant d'empressement, je retournai au château, et m'arrêtai derrière une porte vitrée pendant que les villageois en-

traient dans le vestibule. Mon frère vint les y recevoir. Aussi-tôt qu'ils l'apperçurent, un vieillard, une femme âgée et un jeune-homme coururent à lui, se jettèrent à ses pieds, et s'écrièrent : « Mon libérateur, mon cher » Monsieur; c'est Jeannette, son fils » et le pauvre jardinier qui viennent » vous offrir leurs services et leur for» tune.... et nous aussi, M. le vicomte, » répétèrent les autres paysans. Dès » que j'avons su que Monsieur demeu» rait ici, j'avons tertous accourus » pour savoir s'il n'avions besoin de » rien. Hô, ce vilain tonnerre a fait » de grands dégâts ! mais graces à Dieu, » tout a été bien depuis, et je n'avons » pas oublié que M. le vicomte a sauvé » le fils de Jeannette, et qu'il n'est » pas fier comme Monsieur son frère..., » J'ouvris la porte, ils me virent, firent un cri; j'approchai en cachant mon

trouble sous un air gracieux ; mais je démêlai, dans leur maintien, l'incertitude s'ils resteraient ou s'ils s'en iraient. Le contentement était peint dans les traits de mon frère, la honte et le dépit dans les miens.

Quelles réflexions affligeantes déchiraient alors mon cœur. Je méditai sans cesse sur les mortifications que j'avais essuyées malgré l'amour-propre qui m'empêchait de connaître ma faute ; la vérité déchira le bandeau, et je vis enfin mon odieux défaut. « *Si vous prétendez* » *aux secours d'autrui, obligez à votre* » *tour*, m'a souvent répété mon frère » me disais-je, en me promenant tristement dans les endroits solitaires de son parc. Je retournai mes regards sur le passé ; je comparai ma conduite avec la sienne, et je vis qu'il avait mis cette sage maxime en pratique. Je maudissais les préceptes de mon gouverneur, et

résolus de me corriger. Jusqu'alors je n'avais cherché dans mes promenades qu'à dissiper le chagrin qui me dévorait. Je résolus d'en faire un meilleur usage. Je visitai les chaumières des pauvres laboureurs ; je soulageai leur misère par de légers bienfaits, et je compris insensiblement qu'on goûtait un plaisir inexprimable à faire du bien, pour le seul avantage d'obliger. J'en contractai l'habitude, et j'étouffai les retours imprévus de la vanité qui voulait quelquefois mêler, à ce plaisir, le défaut dont j'avais eu tant de peine à me corriger. La vicomtesse s'apperçut la première de cet heureux changement ; mon frère n'osait s'en flatter.

Il en doutait encore, lorsque la naissance d'un fils confirma les rapports favorables qu'on lui avait fait de mon caractère obligeant. Je pris l'enfant dans mes bras : « pauvre malheureux, m'é-

» criai-je ! Si tu suis l'exemple de tes » parens, tu seras heureux; mais si » tu marches sur les traces de ton » oncle...; les sanglots m'empêchèrent » de continuer. Mes larmes baignaient » encore son visage, lorsqu'une voix » répéta. » Son repentir est sincère! et dans l'instant même je me trouvai dans les bras de cet oncle qui m'avait chassé de sa maison. Il m'embrassa plusieurs fois; la joie brillait dans ses regards et dans ceux de mon frère. Ce tendre frère avait averti mon oncle du changement qu'il avait remarqué dans ma conduite, et l'avait engagé à en être le témoin. Il s'était déja éclairci sur plusieurs particularités racontées par les paysans à mon frère, mais les larmes que m'avaient arraché le souvenir de mon *égoïsme*, lui furent garans de mon repentir. Il me rétablit dans mes biens, s'occupa de mon avance-

ment, et j'eus le bonheur de m'acquitter envers la société des devoirs dont je me crus dispensé, par un abus condamnable, et par les pernicieux effets d'une mauvaise éducation.

C'est ce qu'en général on ne considère pas assez, reprit Eudoxie; lorsqu'on promet aux jeunes personnes des récompenses pour les engager à faire leur devoir; n'est-ce pas ouvrir leur cœur à l'égoïsme? *Rendez-moi ce service*, leur dit-on, *et vous obtiendrez ce que vous m'avez demandé.* Ne vaudrait-il pas mieux leur enseigner : *obligez sans aucun motif que celui d'être utile; vous en aurez un double contentement pour le plaisir que vous faites, et par celui que vous en ressentirez.* Tout dépend des principes qu'on nous inculque dans notre enfance; les vices et les défauts se contractent avec l'âge, les ridicules et les

travers en copiant dans le monde quelque modèle défectueux. Connaissez-vous le baron de Minancourt? Lequel? celui qu'on appellait le *mystérieux?* Non! Eh bien, je suis tentée de vous raconter par quels moyens on l'a corrigé d'un travers qui le rendait ridicule.

Le baron accompagna son oncle à la cour d'Espagne, où il était ambassadeur. Ce fut dans cette école de politique qu'il prit l'habitude de mettre de l'importance aux moindres choses, et qu'il affecta sous un déhors mystérieux d'être le dépositaire du secret de l'état. De retour en France, il continua à jouer dans la société de Paris, le rôle qui lui avait si bien réussi dans celle de Madrid. Mais il n'était plus avec son oncle, et il ne pouvait alors exercer son talent que sur des sujets indifférens. Ses regards, son maintien, et jusqu'à sa démarche annonçaient la

manie qu'il avait de se faire croire un grand personnage. Un jour venant chez moi de la part de sa mère pour m'engager à souper chez elle le lendemain. » Madame est-elle seule, demanda-t-il » à mon laquais ? j'ai besoin de lui » parler en particulier ». On lui répondit que mon mari était avec moi, mais qu'il était au moment de sortir. Il s'en alla et revint un quart-d'heure après. Entrant ensuite dans mon cabinet, il approcha sur la pointe des pieds, regarda de tous côtés pour voir si personne ne pouvait nous entendre, et me dit, en couvrant à moitié sa bouche de sa main droite : » ma mère » a du monde à souper demain au » soir ; elle se flatte que vous lui ferez » l'honneur d'y venir. » Quoi ! c'est-là » le motif de toutes ces précautions, lui répliquai-je en élevant la voix..... — Chut ! chut ! me répondit-il d'un air

inquiet, vos gens sont près d'ici. Il se retira avec le même mystère, et raconta à une femme de mes amies le sujet de la visite qui lui avait coûté tant de soins. S'il se trouvait dans un cercle, il promenait d'abord ses regards sur tous ceux qui le composaient, puis il accostait les femmes, leur parlait à l'oreille, pour louer leur parure, causait bas avec les hommes pour leur apprendre des nouvelles qu'on avait lues dans les gazettes, répliquait par monosyllabes aux questions qu'on lui faisait sur des choses indifférentes, et qui étaient sues de tout le monde. Jamais il ne donnait des ordres à son cocher, qu'en les communiquant d'abord à l'oreille de son laquais, qui les rendait de la même manière au cocher.

Un jour sortant d'une maison où ses mystères avaient impatienté le bailli de S. Asoph, il sortit au même instant

que lui, et fut témoin des précautions que je viens de vous dire. Le bailli soupçonna que le baron avait des projets qu'il n'osait avouer. Le hasard les conduisit tous deux dans la maison de la duchesse de . . . « Je ne vous » croyais pas en si bonne compagnie, » s'écria le bailli en le voyant; — Pour- » quoi ? — Par les peines que vous » vous êtes donné en quittant celle où » je vous ai vu tout-à-l'heure. . . . — » De graces! parlez plus bas, il est » inutile que l'on sache d'où je viens. . . » — Le plaisant mystère! n'y a-t-il pas » ici vingt personnes qui vous ont vu » tantôt chez la marquise. ». Le baron sourit, tira son mouchoir, le mit devant sa bouche; mais c'était pour dire à une femme debout à la cheminée, « qu'il » partirait bientôt pour son régiment. . . » où il se proposait . . . de s'ennuyer à » son aise ». Il prononça cette dernière phrase

phrase si bas, qu'elle en devinât la moitié.

Le bailli étant ami du marquis de Minaucourt, père du baron; il a vu des scenes fort plaisantes qui peignent bien son ridicule. J'entrai un matin chez le marquis, me dit-il, au moment où le baron vint lui demander la permission d'accompagner son oncle à la campagne. Ma présence l'embarassa, il y avait une demi-heure qu'il était chez son père, et il n'avait pas encore parlé du sujet qui l'y conduisait. Plusieurs minutes s'étaient écoulées dans les petites simagrées qu'il croyait nécessaires à sa demande. Il allait entrer en matière, une porte s'ouvrait, on marchait dans une pièce voisine, la voiture de la marquise était dans la cour, elle pouvait avoir la fantaisie de voir son mari avant de sortir, enfin il hésitait encore lorsque j'arrivai, l'instant devint

pressant, l'heure approchait où l'oncle partait et il fallait se résoudre à rompre le silence. Me voyant en train de causer, « permettez-moi, Monsieur, dit-il à » son père, de vous dire deux mots » concernant une affaire importante et » pressée ». Le marquis passa avec lui dans son cabinet, et tout-à-coup je l'entendis s'écrier, *n'est-ce que cela!* il rentra suivi de son fils qui lui faisait signe de se taire: « voilà deux heures, » continua-t-il, qu'il est dans ma cham- » bre pour me dire que son oncle l'em- » mene à la campagne. Allez-vous-en » bien vîte, et ne me rompez pas la » tête une autre fois avec vos mistè- » res ». Le baron sortit et gronda son domestique qui l'attendait dans l'anti-chambre, parce qu'il n'avait rien apprêté pour son départ. Ce laquais étant le singe de son maître, lui répondit à peu près dans les termes du baron, « à

» moins de trahir le secret de Monsieur, » je ne pouvais m'en occuper. J'ignorais » le tems que Monsieur doit être absent, » lui dit-il en le tirant à l'écart, et je » n'osais le lui demander de peur que » d'autres ne l'eussent entendu ». Il rencontra sa sœur sur l'escalier : « où » cours-tu si vîte lui demanda-t-elle? » tu le sauras dans quelques jours. — » Mais encore? — Je ne puis te l'ap- » prendre ? tu le sauras en tems et » lieux ».

Je fus témoin d'une scène plus plaisante encore, continua Eudoxie, nous étions à une terre du marquis, on y jouait la comédie; le baron ne voulut jamais répéter ses rôles, de crainte qu'on ne sût d'avance dans quelles pièces il jouerait. Nous l'avons tant mistifié sur ce prétendu mistère, qu'il en a compris à la fin le ridicule, et s'en est un peu corrigé. Une autre scène

qui manqua d'avoir des suites fâcheuses le guérit tout-à-fait de ce travers. Il employait une partie des matinées à parcourir les champs. Ayant un jour rencontré le fils d'un laboureur qui s'en allait tristement dans un bourg voisin y vendre la croix d'or de sa mère. « Qu'as-tu, lui dit-il qui te rend si » chagrin. — Rien, Monsieur, » lui répond le paysan, en essuyant avec la main quelques larmes qui mouillaient ses yeux : « Je veux le savoir » continua-t-il, en le conduisant par le bras sous un touffu d'arbres. « Vas voir si » personne ne nous écoute, et puis » raconte-moi ce qui t'afflige. » Pendant que le paysan regardait d'un côté, le baron visitait de l'autre. « Allons, con» tinua-t-il ? tu peux me parler sans » crainte. — Mon père est malade, » et ma mère m'envoye vendre cette » croix, pour avoir du bouillon. Prends

» cette bourse et garde ta croix, mais
» ne dis à personne que c'est le baron
» de Minaucourt qui te l'a donnée,
» pour des raisons qu'il ne convient
» pas que tu saches. » Le villageois
s'en alla en promettant le secret

La joie de sa mère, à la vue de quelques louis, fut changée en d'angoisses mortelles par l'obstination de son fils, qui refusait de lui dire où il avait eu cet argent. Attendri par les larmes de sa mère, il nomma enfin le baron. La paysanne pria M. le bailli de savoir au château si Pierrot ne mentait pas, et le bailli s'acquitta de sa commission en présence de la compagnie. « Ne pou-
» viez-vous pas faire ce message diffé-
» remment? lui demanda le baron d'un
» ton piqué; ce sont de ces sortes
» d'affaires qu'on traite..... — Com-
» ment, Monsieur, le jeune-homme
» a donc volé la bourse?... — Non,

» vous dis-je ; mais il n'était pas né-
» cessaire qu'on m'en parlât de *but-*
» *en-blanc*. Il y a une façon de né-
» gocier... Nous nous moquâmes tant
de lui, qu'il en eut honte ; mais avant
de connaître sa ridicule manie, il devait
connaître le travers qui le distinguait
déjà dans le monde.

On songea à le marier. Quand on
eut arrangé les articles du contrat, il
y porta tant d'obstacles par une foule
de précautions inutiles, qu'on fut au
moment d'y renoncer. Un traité d'al-
liance avec toutes les cours de l'Europe,
n'aurait pas été négocié avec plus de
secret. » Je te destine une femme, lui
» dit son père, sa famille a de puis-
» sans protecteurs à la cour. — Com-
» ment déroberons-nous cette affaire au
» public ? — Crois-tu que ton mariage
» l'importe beaucoup ? — Plus qu'on
» ne se l'imagine ; différentes personnes

» m'en ont parlé indirectement, et je
» les ai dissuadées d'une manière à leur
» donner le change. — Soit, mais nous
» terminerons avant trois jours. » C'était autant de siècles par les peines que se donnait le baron pour cacher les projets de son père. Il contraignit ses regards; il n'osait ouvrir la bouche de peur qu'il ne lui échappât un mot qui eût rapport à son mariage. Si par hasard l'on parlait de la famille de sa future épouse; il toussait, tirait sa montre, prétextait quelque affaire et s'en allait sans dire un mot. Le jour destiné à la signature du contrat, il pria son père de reculer jusqu'au soir l'assemblée des parens, de crainte qu'ils n'en parlassent aux personnes chez lesquelles ils souperaient. Mêmes embarras, mêmes précautions pour la signature du contrat à Versailles. « Dispensez-moi d'y être, dit-il au marquis. — Tu as perdu

l'esprit, lui répliqua son père. — Con» sidérez, Monsieur...., — Que tu es » fou — Mais du moins si l'on pou» vait.... » Il s'approcha de l'oreille de son père, qui lui tourna le dos en le menaçant de le déshériter s'il l'ennuyait davantage avec ses sottes précautions.

Vous ne pouvez concevoir ses angoisses le jour où il se maria. Tantôt il souhaitait qu'on fit la cérémonie à la campagne, tantôt qu'elle se célébrât dans une chapelle privée; enfin la fiancée l'attendait déjà dans l'église de S. Sulpice, quand il faisait encore mystère sur l'endroit où ses parens le conduisaient. — Comment s'est-il corrigé de tant de ridicules, demanda Elvire à Eudoxie? — Par les plaisanteries de sa femme: elle racontait à ses amies les *secrets* qu'il était occupé sans cesse à lui communiquer; affectant elle-même de ne

lui parler qu'à l'oreille, ou en des termes ambigus, elle parvint à lui faire voir son ridicule, et le corriger à la fin d'une manie qui faisait tort à son jugement; il est aujourd'hui comme tout le monde, mais extrêmement circonspect et prudent.

Je crois, reprit Euphrosine, qu'on a plus de peines à se corriger d'une mauvaise habitude que d'un défaut ou d'un vice; j'en ai vu l'exemple dans mon beau-frère.. — N'est-ce pas celui dont le caractère superstitieux a fourni tant d'occasions à rire à ses dépens, lui demanda Eudoxie? — Lui-même. — Je meurs d'envie d'en savoir quelques détails qui m'ont été racontés assez vaguement. Euphrosine lui apprit ce qui suit.



## CHAPITRE VI.

*Le Superstitieux rendu raisonnable.*

LE président de Farcas, est le cadet d'une maison distinguée dans la robe. Une santé languissante et la tendresse de sa mère, furent cause de tous les désordres qui troublèrent si long-tems la famille de mon mari qui est frère du président. Élevé par sa nourrice jusqu'à l'âge de dix ans; il passa dans les mains d'un précepteur, la tête farcie de contes *de Fées*, d'histoire *de revenans*, avec la manie d'expliquer les rêves. Malheureusement pour lui, le précepteur avait grande foi dans l'astrologie judiciaire. Avec les dispositions du jeune Farcas, on s'imagine bien que cette science devint bientôt leur étude favorite. A

peine connaissait-il quelques mots latins lorsqu'il sut déja la combinaison des planètes, *le grand* et *petit Albert*, les mouvemens directs et rétrogrades des corps célestes, les *Sextiles*, les *Quadrates*, les *Trigones* aquatiques, et les *Trigones* du feu . . . . Enfin il comptait sur ses doigts les jours heureux ou malheureux. « Faisons l'essai de vos » talens lui dit un jour le vieux astro- » logue ? tirez l'horoscope de votre » nourrice ». Il eut une joye inexprimable, lorsque la bonne femme lui avoua qu'elle avait fait un rêve, qui s'accordait avec tout ce qu'il venait de lui prédire.

Dès lors il régla sa conduite sur l'influence des étoiles, et guidé par les prédictions de son précepteur, il épousa clandestinement une demoiselle sans fortune, mais d'une vertu reconnue, et parente du comte de Balanveau.

Son père gronda beaucoup, sa mère lui reprocha son défaut de confiance, et le président s'excusa sur ce que le signe de l'*Ecrevice*, sous lequel il était né, l'avait forcé à agir de la sorte. « Ceux » qui reçoivent le jour sous ce signe, » retrogradent dés usages établis », disait le précepteur d'un air satisfait. On le chassa de la maison, et son élève lui rappella, « qu'il avait fait ses on» gles un vendredi matin ».

Jusqu'alors il n'avait pas encore embrassé d'état. Son père fut d'avis qu'il entrât au service, sa mère dans la robe, cette opinion prévalut. On lui acheta la charge de président, avec le produit de l'héritage d'une tante atteinte de la même folie. « J'ai rêvé, lui disait-elle » jour, que j'étais montée sur une » haute montagne où j'ai vu une grande » quantité de bœufs. — vous gagnerez » votre procès, lui répliqua-t-il, et vous

» parviendrez à un âge avancé ». Elle fit son testament en faveur de ce neveu, perdit son procès et mourut subitement.

Après qu'il eut cette charge on lui monta sa maison, il fut six mois avant de l'habiter. Tantôt c'était le clou d'un fer à cheval tombé dans la rue et qu'il avait trouvé sur ses pas la tête tournée de son coté. Une autre fois une vieille femme l'avait regardé au moment qu'il ouvrait sa fenêtre. *Aboumuzar*, auteur arabe du quinzième siècle, avait prédit, qu'on devait emmenager dans le mois où le soleil était dans le signe du *Capricorne*, mais un auteur plus ancien encore, annonçait un bonheur suivi, si le jour qu'on entreprenait une affaire, on mettait par hazard ses bas à l'envers, et qu'un autre l'en fit appercevoir. Vous ne vous imaginez pas les vœux qu'il fit pour qu'il eût cet heureux hazard. Un jour il y réussit. C'était

des transports de joye, une satisfaction qui étonna sa femme, il eut beau s'attacher sur ses pas pour s'en faire remarquer, Madame la présidente a la vue mauvaise, et ne pensa point à prendre sa lampe, pour regarder la chaussure de son mari.

N'osant le lui dire de peur de rompre le charme attaché à la prédiction, il courut dans l'office, à la cuisine, et dans toute la maison, sans que personne lui rendit le service qu'il briguait. A la fin il rencontra sur l'escalier sa vieille nourrice. « Bon dieu comme vous êtes » changé, s'écria-t-elle! . . . . — Suis» je engraissé, maigri? » Il lui faisait ces questions pour qu'elle le regardât attentivement. La bonne femme mit ses lunettes: « miséricorde! M. le président » a ses bas à l'envers . . . — Vite, vite, » qu'on mette mes chevaux; qu'on » avertisse mon père, ma mère, ma

» femme que je pars dans cet instant
» pour ma maison; l'heure propice
» pourrait s'échapper ! » et aussi-tôt
il fit tout empaqueter et partit sans
prendre congé.

Plus occupé de l'influence des astres
que des affaires du palais, il passait
les nuits dans les goutières, et le jour
faisait enrager sa femme. Il l'aimait,
mais c'était d'une manière à la faire
périr d'ennui. C'était des soins, des
précautions pour l'engager ou l'empêcher
de faire les démarches nécessaires dans
le monde, et pour calculer les momens
favorables où elle pouvait recevoir compagnie.
On lui prouva la futilité de sa
science, il s'appuya de l'autorité des
Romains, pour soutenir qu'elle l'emportait
sur tous les meilleurs raisonnemens.

Tout cédait à ses principes superstitieux.
L'amitié même n'eut pas le
pouvoir de l'en guerir. Ayant invité à

dîner un certain nombre de convives, il ordonna à son suisse de n'admettre personne sous quelque prétexte que ce fût. Arrive de la campagne son plus intime ami, il trouve moyen d'entrer, et se présente dans la salle à manger à l'instant même qu'on se mit à table. « Ciel ! nous serons treize à table, » s'écrie le président en le voyant ». Il gronde ses gens, menace de chasser son suisse, mais son ami s'en va, et lui écrit : « Vous êtes plus malade qu'on » ne le croit, prenez garde à vous, les » *constellations* vous joueront un mau» vais tour. Adieu : vous me reverrez » quand vous serez revenu dans votre bon « sens ». Ce reproche le toucha, il en fit part à son frère qui jusqu'alors s'était amusé de sa faiblesse. « Vous ne » concevez pas, lui dit-il, le chagrin » que j'en ai.... — ni le ridicule que » vous vous êtes donné. Quelle impor-

» tance attachez-vous au nombre *treize*,
» pour qu'il ait pu vous obliger à mal-
» traiter un ami ? — C'est le présage le
» plus funeste : un de la compagnie
» mourrait dans le courant de l'année,
» si je n'eusse prévenu cet accident. —
» Réfléchissez un moment sur l'absur-
» dité que vous me dites ; l'avenir est
» un tems qui n'existe que dans notre
» imagination, L'habitude de voir le
» lendemain succéder à la veille du
» jour qui nous est accordé, est la
» seule certitude que nous ayons de
» l'avenir ; et vous voulez calculer sur
» d'aussi faibles appuis le sort des hom-
» mes et les événemens des monar-
» chies ? Croyez-moi, goutez en paix le
» moment présent, et bannissez toutes
» vos chimères ». Il l'écouta, et à la
première occasion retomba dans les
mêmes erreurs.

Déjà il avait un fils et une fille dont

il avait tiré l'horoscope à l'insçu de sa femme. L'exemple du père servait de leçon pour garantir les enfans d'une éducation négligée. La présidente avait de l'esprit, et assez d'empire sur celui de son mari, pour qu'il lui laissât seule le soin de les élever ; mais lorsqu'il s'agit de leur donner un établissement, il réclama tous les droits de père. On résolut d'acheter pour le fils une charge à la cour, et l'on en négociait le traitement, quand l'affaire manqua par la faute *des astres*. Le président avait fait connaissance avec un allemand plus superstitieux que lui : c'était son confident. Ils dévoraient ensemble tous les contes qu'on avait débités sur l'influence du signe sous lequel on est né. Celui de son fils étant les *balances*, l'astrologue allemand était d'opinion que sa destinée l'appellait au barreau. C'en fut assez pour rompre tout engage-

ment. Le jeune homme n'avait point de talens pour la judicature, il quitta clandestinement la maison paternelle, et fut au service de la cour de Russie, où il trouva bientôt de puissantes protections.

La présidente inconsolable de la fuite de son fils, alla s'en plaindre à ses parens. Il y eut une assemblée de famille pour reprocher au père l'inconséquence de sa conduite. « Voilà les effets, répon-» dit-il, des *oppositions* et *conjonctions* » *malveillantes* dans la *troisième mai-* » *son de ma nativité*. C'est là qu'est » prédite la malédiction qui retombe » des parens sur leurs enfans? C'est-là..., » — Vous n'acheverez pas, s'écria la » présidente . . . . » Elle-même commençait à se ressentir de l'exemple de son mari. On le sollicitait de congédier le compagnon de ses veilles, mais il jura qu'il fermerait sa porte à tout le

monde, si l'on prétendait le gêner dans ses goûts. La crainte d'être séquestrée de la société rendit sa femme plus traitable : des nouvelles reçues de son fils, qui avait été accueilli à la cour de Russie, la rassuraient sur son sort, d'ailleurs elle aima mieux qu'il fût sous les auspices d'une grande princesse, qu'à la maison d'un père ridicule.

Bientôt après on proposa un parti convenable pour Mademoiselle de Farcas. Ses graces et sa beauté avaient fait une vive impression sur le comte de Balanveau, parent de la présidente. On eut désiré de conclure cette alliance à l'inçu du président; mais on craignait de l'irriter. L'espoir que la fuite de son fils le rendrait plus raisonnable, engagea Madame de Farcas à lui parler des projets du comte. « C'est une affaire » d'autant plus désirable, lui dit-elle, » que comme nous n'avons pas de fortune

» à lui donner, il s'acquittera envers
» votre famille de la générosité que vous
» avez eue de m'épouser sans dot ». Il
goûta ses raisons, et consentit à voir l'oncle de Balanveau, pourvu que ce fût le cinquième jour de la lune, et à trois heures d'après midi.

Cet oncle, dont le comte attendait tout son bien, était un autre original; il avait parcouru les quatre parties du monde, pour y voir les monumens anciens, et les usages religieux des différentes nations. Son entrevue avec le président fut aussi comique qu'interressante. Après les complimens usités, au lieu de s'occuper des affaires qui les appellaient ensemble, chacun fit briller son érudition. « J'ai l'art de connaître
» si les entreprises auront du succès;
» lui confia l'astrologue. — J'ai sur moi
» la mesure du pied de l'empereur de
» la Chine, lui répliqua le voyageur.

» — Je puis calculer à une minute
» près, si les voyages seront heureux
» ou malheureux. — J'ai couru
» d'un bout du monde à l'autre, et
» j'ai été aux Antipodes où le soleil se
» lève à minuit et se couche à midi.
» — Cela se peut, mais vous ne savez
» pas comme moi si quelqu'un vivra
» long-tems ou n'aura qu'une courte
» carrière?... — Vous n'avez pas comme
» moi suivi le khan des Tartares à la
» chasse, et monté à califourchon sur
» un éléphant.... — Bel avantage !
» J'ai voyagé mille et mille fois dans
» les sphères célestes.... — Mais vous
» n'avez pas eu l'honneur de baiser la
» pantoufle du grand Mogol... —
» Vous n'avez pas eu celui de cultiver
» les sciences.... — Je suis plus
» savant que vous, j'ai dans ma posses-
» sion l'épaule d'un roi égiptien, et une
» momie..... — Ah, Monsieur ! je

» donnerais toute ma fortune pour » posséder un si rare trésor : ce n'est » pas que j'y attache de l'importance » comme antiquaire, mais dans l'étude » dont je m'occupe, les momies sont » d'un grand secours». Ils se séparèrent de bon accord, et l'on ne douta plus que le mariage n'eût lieu, sans une consultation avec les *astres*

Le négromancien allemand avait trop d'intérêt qu'on visitât les *maisons* des *constellations* pour permettre qu'une affaire de la sorte se terminât sans le secours des *planettes*. Il avait déjà emprunté du président plusieurs sommes d'argent, il avait encore besoin de mille écus pour recueillir l'impôt qu'il avait mis sur la crudélité de son coopérateur. Mais la momie d'Egypte et l'épaule d'un roi astronome étaient un appât auquel le président résistait avec peine. « Si le mariage de ma fille a lieu, lui

» dit-il ; je *prévois* qu'il me fera présent
» de ces raretés. — Je vous en procu-
» rerai d'une espèce plus conforme à
» nos opérations : un marchand de mes
» amis en possede une demi-douzaine,
» avec de la poussiere d'hiérogliphe
» qui couvraient les pyramides où
» elles ont été déposées dix mille
» ans avant le déluge. Moyennant
» mille écus, vous choisirez celle qui
» vous conviendra ». Le président consentit à tout ce que l'allemand exigeait de lui, et l'on tira l'horoscope de Mademoiselle de Farcas pour savoir si le comte l'épouserait.

Quel fut le désespoir de la fille et la colère de la mère ! *Ptolomée*, *Merlin*, & *Nostradamus* sont d'accord, leur dit-il, que les filles nées sous le signe de la *Vierge* doivent se vouer au célibat. « Je me
» moque de vos vieux sorciers, s'écria
» la mère ! — Je les révère, répliqua
le

» le président, et ma fille ne se ma-
» riera pas. — Elle épousera le comte
» en dépit de vos *conjurations*. . . . . —
» La *Vierge* s'y oppose. . . — Je jette
» au feu vos sphères . . . — Nous ver-
» rons cela. . . . — Vos vieux parche-
» mins, et tous les ustensiles de votre
» grimoire . . . . — Vous vous en gar-
» derez bien . . . — Je chasserai ce co-
» quin d'Allemand qui vous fait tourner
» la tête, et le ferai assommer par le
» morceau de marbre barbouillé d'hiéro-
» gliphes égyptiennes . . . . . — Quoi ?
» qu'est-ce ? que dites-vous là ? . . . —
» Par ce bloc informe qu'il a remis hier
» à votre suisse, et qu'on a par mégarde
» porté dans mon appartement ». L'impatience dérangeait tous les muscles du visage de son mari, la joie brillait dans ses regards, il demandait, priait, sollicitait sa femme de lui montrer ce précieux monument : il l'obtint à condi-

tion qu'il consentirait au mariage de sa fille. « Elle sera malheureuse, s'écria-t-» il, d'un ton pénétré! — Si je vous » prouve qu'elle ne le sera pas, vous » rendrez-vous à la raison? — Oui, » mais vous ne le prouverez pas : — Nous » verrons ». On apporta le bloc de marbre, le président ne cessa de l'admirer. « Voici les caractères mystiques » sous lesquels les anciens Chaldéens » cachaient au vulgaire les sécrets im- » portans du ciel. C'est sur de telles » preuves que sont fondés les calculs, » les combinaisons savantes des prédic- » tions, et la science de l'astrologie » judiciaire : c'est ainsi qu'on parvient » à pénétrer dans l'avenir . . . — Et c'est » de la sorte qu'on détrompe les cré- » dules qui sont dupes des fripons », lui répliqua la présidente en prenant une éponge trempée de vinaigre, avec la-

quelle elle enleva les hiérogliphes du tems des Egyptiens.

Honteux, confondu, la bouche ouverte, le disciple de *Nostradamus* ne pouvait proférer un mot. « Votre astro-
» logue allemand est un aventurier,
» continua-t-elle, un exempt de police
» m'en a averti. Convenez qu'il vous
» a escroqué de l'argent? — En effet, il
» m'en a emprunté quelque fois, mais
» c'était pour des usages utiles. — A quoi
» destiniez-vous cette énorme provision
» de matières combustibles? Etait-ce
» pour incendier votre maison? — Point
» du tout : c'est pour vous ménager des
» ressources pendant la prochaine éclipse
» du soleil. — La bonne précaution, s'é-
» cria la présidente en faisant des éclats
» de rire, consultez votre almanach et
» vous verrez qu'elle sera invisible ».
Le pauvre président entraîné par sa passion pour les sciences occultes n'avait

pas pensé à consulter l'almanach, il rougit de sa simplicité, et pour la première fois il révoqua en doute le pouvoir des étoiles sur les événemens de la vie. On lui rappella l'insuffisance de ses précautions, la fausseté de ses prédictions, le ridicule de régler ses démarches sur la foi des rêves, et on lui fit comprendre enfin qu'en évitant de tomber dans un précipice imaginaire, il s'en creusait un réel dans lequel il aurait englouti ses espérances avec le repos de sa famille. Le comte de Balanveau s'est uni à ma nièce, et le jeune Farcas est retourné en France au grand plaisir de ses parens.

On ne peut pas rire d'une telle faiblesse, reprit Eudoxie, parce qu'elle empoisonne la paix de celui qui en est la victime. Inquiet sur l'*avenir*, mécontent du *passé*, le *présent* lui échappe. C'est une manie qu'ont bien des per-

sonnes, et qui se gagne sans qu'on s'en apperçoive. Je connais quelques femmes qui réglent leurs démarches sur la foi des cartes. . . —Est-ce Madame de Blésigny? — Vraiment non : elle régle les siennes sur des *oracles* plus certains, elle surveille l'économie du ménage, tandis que M. le comte se promène de la cave au grenier, pour trouver ses gens en défaut. Si leurs soins étaient la suite de l'amour de l'ordre, on ne pourrait pas assez les applaudir, mais ce sont les suites d'une méfiance outrée, et l'avarice cachée sous un faste imposant. —Vous devriez entreprendre leur réforme, lui dit Elvire. — J'abandonne l'entreprise, lui répliqua Eudoxie, à ce petit abbé qui est le confident de la comtesse, et dont la misère et l'orgueil excessif font un contraste admirable avec la réserve du mari, et l'indiscrétion du neveu. —Vous me paraissez être fort instruite sur le compte de cette

famille ? — J'ai vu naître Blésigny, et je sais tous les moyens qu'il employe pour briller à peu de frais. Les deux amies d'Eudoxie l'engagèrent à leur raconter ce qu'elle en savait, elle y consentit et leur dit ce qui suit.



## CHAPITRE VII.

### *L'Avare fastueux.*

AU retour des croisés de la Palestine, Hugues de Blésigny s'arrêta en Espagne où il épousa l'héritiere de la maison de *Mantus-durus*. Après la paix des Pyrénées, le seul rejetton de cette illustre famille vint s'établir en France, et c'est à l'arrière petit-fils de ce Blésigny, que le présent comte doit le jour. On remarqua dans son enfance qu'il avait hérité de l'orgueil de ses ancêtres; et avec l'âge, il eut aussi le défaut de son ayeul dont l'avarice égalait celle qui est si bien décrite dans les satyres de Boileau.

Destiné par sa naissance à vivre à la cour, l'idée d'y soutenir son rang et

d'épargner sa fortune le tourmentait beaucoup. » Épousez une riche financiere, » lui dit son ayeule . . . — Nous mésal- » lier, Madame ? — Le parti est violent, » mais utile à vos desseins ». Le duc de Monteclair lui proposa sa nièce, il l'épousa parce qu'elle avait pour dot la protection du ministre, et des ressources dans son caractère intriguant. Tous deux avares et fastueux, montèrent leur maison d'une manière à briller à peu de frais. Un grand nombre de laquais mal vêtus, mal nourris et mal payés, mourraient de froid dans une grande antichambre, tandis que M. et Madame la comtesse étaient transis au coin d'un petit feu. Des meubles magnifiques étalés sur le parquet du sallon, attendaient pendant dix ans qu'un tapissier charitable voulut les mettre en place à moitié prix de ce qu'on lui payait ailleurs. Cinq carosses sous les remises annon-

çaient l'opulence du maître; mais les six chevaux, pour les traîner, parlaient en faveur de son économie, Quelques diners splendides faisaient l'éloge d'un cuisinier, qui, dans l'intervalle avait le tems d'exercer ses talens en d'autres maisons, Enfin, M, de Blesigny donnait tout à l'extérieur, et manquait du nécessaire les jours qu'il n'étalait pas son faste.

Quoique l'économie de sa femme bien secondé son avarice, il accueillit un abbé à cause de son talent à faire de la dépense sans posséder ni fortune ni bénéfices. " C'est un trésor pour nous, ,, dit-il à la comtesse, il m'épargnera ,, un secrétaire, et surveillera la con- ,, duite de vos femmes.,, L'abbé accepta les diners, mais ne s'empressait pas à remplir les devoirs des emplois pour lesquels on l'invitait, Ennuyée des prétextes qu'il employait pour se soustraire à leurs im-

portunités : « Vous n'êtes pas obligeant,
„ lui dit un jour Madame de Blesigny ;
„ — J'ai mon nom et mon rang à con-
„ server, lui repliqua l'abbé. Vous
„ ignorez sans doute que l'origine de
» ma famille se perd dans la nuit des
» tems ; mes ancêtres ont possédé des
» terres immenses à l'occident de la
» France . . . . — Que vous en reste-
» t-il ? — Le droit d'aspirer aux graces
» du roi. — En attendant qu'on vous
» les accorde, vous mourrez de be-
» soin ; croyez-moi, Monsieur l'abbé,
» renoncez à cet espoir ; et n'ayez point
» des prétentions où tant d'autres ont
» mêmes droits. Rendez-moi des ser-
» vices qui vous seront avantageux ; mon
» mari vous sera plus utile. . . . . . —
» Je ne puis » ; il s'en alla chercher ses
parchemins, et rencontra le neveu de
Blesigny, qui lui demanda un moment
d'entretien. L'air et le ton avec lequel il

l'accosta blessèrent l'orgueil de l'abbé, qui ne permettait pas qu'un jeune homme méconnût en lui le noble sang de ses ancêtres. Sans faire attention à l'air sérieux avec lequel il l'écoutait : » Vous » êtes l'ami de ma tante, lui dit-il, » engagez-la à reprendre le postillon » que mon oncle vient de chasser pour » la faute de son camarade. » L'abbé était curieux et n'était pas fâché de faire causer le chevalier. Celui-ci ne demandait pas mieux, était *indiscret* et se moquait tout bas des défauts de ses parens. « Qu'a-t-il fait ? reprit l'abbé ; » — Mon oncle a deux postillons, mais » n'a qu'une livrée pour un seul ; » celui de ma tante s'en est servi en » la conduisant à Versailles ; il prétend » qu'il l'a déchirée, et veut la lui faire » payer comme si elle était neuve. Le » pauvre garçon lui a prouvé qu'elle

» à six ans de service, et M. le comte
» s'est fâché. Raccommodez cette af-
» faire, vous avez un grand crédit sur
» leur esprit. » La vanité de l'abbé ne tint pas contre l'importance qu'il avait déjà acquise dans cette maison, et se conforma à tout ce que la comtesse exigeait. Il devint son confident, et se mêlait de toutes les affaires du ménage. A la fin on le logea dans l'hôtel, où il fut mieux traité que les maîtres. La médisance n'épargna pas Madame de Blesigny; mais graces à l'indiscrétion de son neveu, on sut les motifs qui l'engageaient à tant de complaisances. Pour épargner le bois, on s'assemblait le matin dans le cabinet du mari, où le cuisinier, le maître d'hôtel et les laquais venaient rendre compte de leur conduite. A un côté d'une table était assis M. le comte

qui

qui recevait les menus des dépenses de la vieille ; de l'autre côté, la comtesse chargée du payement, et plus loin, M. l'abbé qui faisait l'emploi de contrôleur. Ordinairement ce conseil finissait par quelques *disgraces*, ou par la *retraite* d'un laquais mécontent. On voulait tout acheter, tout acquérir ; et l'on ne permettait pas d'employer les moyens d'y parvenir.

Exposés sans cesse à changer de domestiques, ils furent, à la fin, volés, décriés ; on soupçonna l'abbé d'avoir trahi les secrets du *triumvirat*, il en accusa le chevalier qui se défendit mal ; on l'envoya à son régiment, et le comte fut obligé de s'absenter pour éviter le ridicule qu'on attachait à son ostentation. Il vécut quelque tems à la campagne, où il fit enrager sa femme ; ils retournèrent à Paris, après avoir prêté à rire à

leurs dépens aux gentils-hommes de la province, qu'ils avaient cherché inutilement à éblouir par un faste emprunté.

Eudoxie aurait ajouté quelques détails, mais un laquais entra et remit une lettre à Euphrosine. Elle rougit : — Est-ce du perfide ? lui demanda vivement Eudoxie. Du perfide, reprit la première après avoir lu. Je n'attends plus rien de d'Arceau ; c'est du comte d'Alfosse ; il me mande que sa femme vient d'accoucher d'un fils. — Sa femme accouchée ? c'est une plaisanterie. Il y a quinze ans qu'ils ne vivent plus ensemble. — Ignorez-vous qu'ils sont racommodés ? — Raccommodés ! cela me paraît fort : comment ce libertin a-t-il pu s'y résoudre ? — Par un événement bien extraordinaire. Sa femme en a profité, pour produire ce miracle. — Voyons : comment s'y prit-elle ? Ra-

contez-nous cela, ma bonne amie, lui dit Elvire : — Je le veux bien, mais à condition que vous dînerez avec moi. Elles y consentirent, et Euphrosine commença.



## CHAPITRE VIII.

### *Histoire de la Comtesse d'Alfosse, ou le Libertin corrigé.*

LE comte d'Alfosse, élevé avec la plus grande sévérité, peu de tems après son mariage, donna un libre cours à toutes ses passions, celle pour les femmes l'emporta et devint la source de tous ses égaremens.

» S'il avait joui, dans sa première jeunesse, d'une honnête liberté, reprit Eudoxie, cet inconvénient n'aurait peut-être pas eu lieu. Mais continuez ».

Il conserva néanmoins, pendant quelque tems l'apparence de tous les égards pour sa femme. Madame d'Alfosse, comme vous savez, est plus aimable que belle; et possède les qualités qui attacheraient tout autre qu'un libertin.

D'Alfosse eut un fils, et dès qu'il crut pouvoir assurer son nom à la postérité, il changea de conduite avec a femme, qu'il laissa vivre à sa fantaisie, afin de jouir de la même liberté.

Naturellement sage, Madame d'Alfosse n'en abusa jamais ; l'exemple de son mari, n'eut aucun pouvoir sur elle. Elle conserva, au milieu du grand monde, les principes d'une bonne éducation, et employa tous ses momens à l'éducation de son fils, auquel elle ne cessa de prodiguer les plus tendres soins.

L'intimité de d'Alfosse, avec quelques jeunes gens fort libertins, l'entraîn bientôt dans la mauvaise compagnie ; la liberté d'y vivre sans contrainte lui fit éviter la bonne société où il s'ennuyait. Son peu d'expérience l'exposa à tous les pièges que lui tendaient ceux qui l'entouraient ; il entretint à grands frais leurs maitresses ; et après

en avoir été la dupe, il ouvrit enfin les yeux.

Ennuyé des filles, il prit du goût pour les femmes-de-chambre. Sous une apparence de réforme, il suivit Madame d'Alfosse chez toutes ses amies, s'y insinua adroitement, fut admis aux toilettes, et en faisant sa cour aux unes il eut occasion de s'arranger avec les autres : il n'épargna pas même celles de sa femme : il corrompit les plus sages, partagea les faveurs des plus faciles avec ses laquais, et fit renvoyer les plus cruelles.

La comtesse instruite de la conduite de son mari, s'en plaignit hautement, elle n'obtint d'autre réponse, que celle-ci : « Je serai tout à vous à quarante » ans ».

Cruelle attente pour une femme qui aime son mari, s'écria Elvire ! Il me paraît que le bonheur cesse de l'être,

dès qu'on ne l'envisage qu'en perspective. — Il en est du bonheur comme d'un impromptu, reprit Eudoxie : il n'a de piquant qu'au moment où il naît.

Cependant d'Alfosse, continua Euphrosine, se lassa bientôt de ce genre d'intrigues. Aspirant à des conquêtes plus brillantes, il s'adressa aux femmes galantes. La vanité d'en avoir plusieurs sur son compte donnait un nouveau prix à ces sortes de liaisons ; mais la disgrace suivit de si près la victoire, qu'il n'osa presque plus se vanter de son triomphe.

Une sorte d'apathie s'empara bientôt de tous ses sens ; il lui fallait des nouveaux objets pour le tirer de l'engourdissement qui l'absorbait.

Sa femme était à une terre près d'Amiens, chez la marquise d'Aimeville, sa parente. D'Alfosse prend un jour la fantaisie de s'y rendre, espérant

d'y trouver quelque nouvel objet utile à ses desseins. On le reçoit à merveille, tout le monde félicite tout bas la comtesse de l'arrivée inattendue de son mari; elle se flatte qu'il est enfin revenu de son erreur; mais lorsqu'ils étaient seuls, rien n'annonçait cet heureux changement.

D'Alfosse, naturellement gai, voulant tirer parti de son séjour à Aimeville, proposa de jouer la comédie. On y consentit, on s'accorda sur le choix des pièces, les rôles furent distribués, toutes les femmes prétendaient à celui d'amoureuse, le comte jouait les amoureux.

Les brigues, les disputes troublèrent toute la société, et la comédie manqua de n'avoir pas lieu. Mais la marquise s'avisa d'un stratagême qui mit tout le monde d'accord. Elle se chargea du rôle qui était devenu le fatal sujet de

tant de querelles, et commença par *Nanine.* — Quoi ! cette vieille folle, s'écria Eudoxie en riant; mais elle est de mon âge. Comment fit-elle pour cacher sa taille énorme ? — Elle s'habilla en enfant, se crouvrit la tête d'une quantité de cheveux postiches, qui folâtraient sur ses épaules; et mit fort peu de rouge. Lorsqu'elle parut sur la scène, on eut peine à étouffer les éclats de rire, et l'on n'épargna pas, comme vous vous l'imaginez, les plus sanglantes épigrammes. — Cela doit-être. Quand une femme oublie la dignité de son âge, elle doit s'attendre à de telles aventures. Mais nous voilà déjà à la comédie, et nous ne savons encore rien de l'assemblée qui la composa ? — Toute la province. Madame d'Aimeville voulant rendre son triomphe plus complet, envoya une *invitation circulaire* à dix lieues à la ronde. Cha-

eun s'empressa d'y venir, elle avait eu soin d'avertir qu'elle jouerait le rôle de *Nanine.*

Parmi les curieux on vit le chevalier de Blezac avec sa fille. Il vivait dans une heureuse médiocrité, à deux lieues du château. Malgré les armoiries d'une longue suite d'ancêtres illustres, qui ornaient son blazon, et les services réitérés qu'il avait rendus à la France, le pauvre chevalier ne put obtenir une pension, qu'il avait si justement méritée; son peu de fortune ne lui permettait pas d'aller la solliciter à la cour.

Mademoiselle de Blezac, âgée de treize ans, possédait tous les charmes de notre sexe. Imaginez Hébé avec tous les traits, et les graces de Vénus. L'innocence et la modestie, relevaient encore l'éclat de tant de beautés. Elle fixa les regards de toute l'assemblée, et n'échappa point

à l'œil perçant de d'Alfosse. Il semblait lui adresser les vers les plus passionnés, et jouait son rôle à merveille. Madame d'Aimeville attribuant à ses grâces le jeu animé du comte, se surpassait en *mines enfantines*. Jamais farce n'égala cette comédie. Après le spectacle il y eut un bal. Mademoiselle de Blezac se fit encore remarquer dans le menuet.

D'Alfosse, sur ces entrefaites, avait fait connaissance avec le chevalier, son ton insinuant, gagna bientôt la confiance de M. de Blezac. Dans une longue conversation qu'ils eurent ensemble, d'Alfosse lui promit ses services à la cour, l'assura de lui faire obtenir sa pension; et lui fit même envisager l'espoir d'être revêtu d'une charge militaire dans la province. Le crédule Blezac se confondit en remercimens, l'engagea à venir le voir, et

à entendre la voix de sa fille, qu'elle accompagnait merveilleusement de la harpe. Le comte, pour mieux cacher son dessein, car il méditait sans doute déjà son projet funeste, y répondit froidement. Il affecta même de ne pas parler avec Mademoiselle de Blezac.

Quelques jours s'écoulèrent avant qu'il se rendît chez le chevalier, où il parut, comme par hazard; il fut reçu avec la plus grande cordialité, Mademoiselle de Blezac déploya tous ses talens, et d'Alfosse se retira plus affermi que jamais dans son dessein criminel.

On avait pris jour pour une autre représentation; une indisposion de *l'amoureuse* parut déranger ce projet. D'Alfosse, dont le ton tranchant faisait la loi dans cette société, se récria si fort sur ce contre-tems, qu'il obli-

gea Madame d'Aimeville à céder son rôle.

Un matin, étant seul avec elle, après l'avoir entretenu de mille choses plaisantes, il lui parla tout-à-coup de comédie. Pour éviter la discorde parmi vos dames, que ne donnez-vous votre rôle à quelqu'un du voisinage, lui dit-il. — Je n'y connais personne capable de me *doubler* dignement. — Je conviens que cela est fort *difficile* : mais voyons, passons en revue toutes les femmes de la province ; à mesure que Madame d'Aimeville les nomma, d'Alfosse fit des objections. Après un instant de réflexion, la petite de Blezac nous conviendrait assez, lui dit-elle ; mais cela est si gauche, cela ne pourra jamais réciter un vers. — Si j'en avais le tems je l'entreprendrais. — Personne ne réussirait mieux que vous. — C'est une corvée effroyable ; il faudra lui ré-

péter vingt fois la même chose, et peut-être qu'au bout de tout cela, ce ne sera qu'un talent médiocre. On vous a vue dans le même rôle, la comparaison ne sera pas avantageuse pour moi.

L'amour-propre de Madame d'Aimeville, flattée de ce compliment, ou plutôt de cette épigramme, insista avec plus d'acharnement; l'adroit d'Alfosse céda enfin comme par complaisance. Comment ferons-nous, lui dit-il? Je ne puis passer mon tems à courir les champs pour instruire cette petite fille. — Nous la ferons venir ici. J'engagerai son père à l'accompagner, il sera trop heureux : cela vivote tristement dans sa petite tanière. Un peu d'aisance ne leur nuira pas. Je vais lui écrire, vous vous chargerez de ma lettre.

Cette lettre ne se ressentit pas du

propos indécent que Madame d'Aimeville venait de tenir, contre l'homme le plus vertueux de la province ; elle était au contraire conçue dans les termes les plus tendres et les plus pressans ; le bon chevalier y répondit par le plus vif empressement.

Il arriva le même jour avec sa fille. La marquise les reçut à merveille, on les logea dans un corridor isolé ; cette circonstance fut favorable aux desseins de d'Alfosse.

Malgré la répugnance du chevalier, à permettre à sa fille de jouer la comédie, il fallut céder aux instances de madame d'Aimeville. Mademoiselle de Blezac apprit son rôle en peu de jours. Jusqu'alors, d'Alfosse ne lui avait donné des leçons qu'en compagnie ; cette contrainte dérangeait ses projets. Il lui proposa un jour de lui faire répéter son rôle dans son appartement, il ajouta

qu'ils devaient y être seuls, et lui recommanda de garder le plus profond secret sur son dessein, afin de mieux surprendre la compagnie, lorsqu'il aurait perfectionné ses talens. La vanité la fit consentir à tout ce qu'il exigea à ce sujet.

Ils réciterent leurs rôles avec tant de feu et de passion, que le cœur de la pauvre petite en fut ému. Lorsque le rusé d'Alfosse s'en apperçut, ah ! s'écria-t-il, si des scenes froidement composées par un auteur indifférent vous touchent si vivement, jugez de l'impression qu'elles vous feraient si elles étaient l'ouvrage d'un homme qui vous aime ? — De mon papa, je suppose : — Croyez-vous qu'il n'y ait que lui qui vous aime. — Je sais que madame d'Alfosse a bien de l'amitié pour moi : — J'en connais bien d'autres : — Oh vous voulez parler de la marquise et de toutes ces

dames, n'est-ce pas? — Oui : mais vous ne dites rien de moi. Me donnerais-je tant de peines si je ne vous aimais pas? Je le vois bien, vous n'avez pas le moindre sentiment pour moi. — Je vous assure que je vous aime de tout mon cœur, lui dit-elle. L'innocente Blezac prononça ces mots avec tant d'ardeur, qu'à peine d'Alfosse put cacher ses transports. Il l'embrassa, et lui prodigua les plus tendres caresses, et s'il n'avait craint de nuire à ses desseins par trop de précipitation, il aurait peut-être abusé dès ce moment de sa confiance : mais il aima mieux prendre le masque de la vertu pour cacher son intention criminelle.

Ces répétitions mystérieuses continuèrent jusqu'au moment de la représentation; en attendant il acheva d'échauffer l'imagination de cette pauvre fille. Elle joua son rôle si naturelle-

ment, qu'on douta si l'amour n'y avait point autant de part que l'art du maître, mais son âge la mit à l'abri du soupçon. Elle obtint les plus grands éloges, et chacun applaudit à un talent si précoce et si distingué.

La vanité est souvent l'ennemi le plus dangereux de la jeunesse. Enivrée des suffrages si justement mérités, Mademoiselle de Blezac ne pense plus qu'à jouer la comédie. Insensiblement la simplicité de ses mœurs s'altéra ; elle envia le bonheur de ceux qui habitaient la capitale, et pour la première fois la campagne l'ennuya ; elle n'osa cependant communiquer à son père le désir qu'elle avait de voir Paris, mais elle en parlait avec son ami d'Alfosse.

Il en fut enchanté ; ce désir s'accordait trop bien avec ses desseins : pour l'y engager davantage, il lui fit les descriptions les plus séduisantes de Paris,

lui parlait avec enthousiasme des plaisirs qu'on y goûtait, des spectacles, des promenades, et de tout ce qui peut exciter la curiosité d'une jeune personne. Quelle différence, lui dit-il, de ce séjour à celui de la campagne! Belle comme vous êtes, vous y seriez l'idole de tous les cercles, les divertissemens naîtraient sous vos pas, tous vos momens seraient marqués par des fêtes.

Elle l'écoutait avidement. Si vous en parliez à mon père, lui dit-elle, je suis sûre qu'il ne vous refuserait pas, il vous aime autant que moi. — Je le veux bien, mais je crains de ne pas réussir. Votre père déteste Paris; si vous voulez me promettre un secret inviolable, je vous communiquerai un projet, qui, à coup sûr, produira son effet, et vous conduira bientôt dans

ce charmant séjour. L'innocente Blezais promit tout.

Lorsque la marquise quittera Aimeville, j'engagerai ma femme à venir vous prendre à l'insçu de votre père, lui dit-il, dès que vous serez avec elle Paris, il ne pourra plus s'y opposer. Après cela nous le persuáderons si bien à venir vous y rejoindre qu'il n'osera plus s'en défendre Vous resterez ensemble chez moi aussi long-tems qu'il vous plaira . . . . — Mais le jour où je partirai, il faudra bien que mon papa le sache, vous ne concevez pas combien il serait inquiet. — Que font vingt-quatre heures d'inquiétude en comparaison du plaisir qu'il aura de voir son aimable fille chérie, recherchée par tout ce qu'il y a de plus distingué en France ? Il n'aura jamais eu autant de satisfaction dans sa vie. Il sut la persuader au point qu'elle tomba avec joie dans le plus

dangereux piège que jamais la séduction tendit à l'innocence.

Ce secret cependant l'inquiéta, elle devint triste, rêveuse, sa santé parut même en souffrir; son père s'en apperçut, et s'expliqua un jour avec elle; mais elle éluda si habilement ses réponses, qu'il ne put deviner la cause de son chagrin. Déjà la dissimulation commençait à naître dans ce cœur, jusqu'alors si novice..Le chevalier espérant que la tranquillité rétablirait la santé de sa fille, prit congé de la marquise, et partit. Mademoiselle de Blezac, en disant adieu à madame d'Alfosse, fondit en larmes, la comtesse voulant calmer sa douleur, lui promit de la revoir bientôt; la trop crédule enfant s'imaginant qu'elle parlait du projet de son mari, sourit et l'embrassa.

A peine fut-elle de retour dans la maison paternelle, que tout l'y ennuya;

la crainte d'y passer l'hiver lui fit garder un profond silence sur son prétendu voyage à Paris.

Le moment fatal approchait où la séduction allait plonger le poignard dans le cœur du plus tendre des pères.

D'Alfosse arrive un matin chez le chevalier ; je viens prendre vos ordres, lui dit-il, nous partons demain pour Paris. Sa fille, qui fut présente, changea plusieurs fois de couleur. Je n'oublierai pas ce que je vous ai promis, ajouta-t-il, en la regardant adroitement, et puis se tournant vers Blezac, je verrai le ministre, lui dit-il, et j'ose vous assurer queje regarde votre affaire comme faite : mais il me faut ces papiers dont vous m'avez parlé, ce seront autant de titres pour appuyer vos droits.

Blezac sort, et d'Alfosse saisit cet instant pour avertir la petite de l'attendre le même soir à dix heures à la porte du

jardin. Votre père sera instruit demain matin par une lettre, lui dit-il, on la lui remettra à son lever, par ce moyen il n'aura pas le tems d'être inquiet de votre absence. Elle fut enchantée de cette précaution, et attendit avec impatience l'heure du rendez-vous.

Au moment où son père se retira en l'embrassant, ses larmes manquerent de tout révéler, mais le bon chevalier attribua la tristesse de sa fille à des vapeurs, et la renvoya en la comblant de caresses.

Malheureux père ! pourquoi un génie propice à la vertu ne te montra-t-il le danger de ta fille ? Faut-il que l'innocence soit si souvent la victime de la scélératesse.

Cependant elle se rendit en tremblant au lieu prescrit, d'Alfosse l'y attendait : il lui donna la main, et la fit monter dans un carosse à quatre chevaux. Ma

femme est à Aimeville, lui dit-il, nous y allons de ce pas. On part, et nul soupçon ne trouble sa confiance.

Après quelque tems de marche, on arrête devant une maison, on y change de chevaux; Duval, valet de chambre du Comte, et complice de son crime, s'approche de la voiture, Madame est partie, dit-il, elle attend Monsieur à Paris. — Elle ne pouvait donc pas retarder son voyage d'un quart-d'heure, répond d'Alfosse avec un ton d'humeur: mais allons la rejoindre, nous y serons bientôt.

Mademoiselle de Blezac, inquiete de n'avoir pas été assez exacte au rendez-vous, craignit que madame d'Alfosse ne la grondât, elle méditait ses excuses, et les communiqua au perfide, pour qui cette aimable simplicité fut une jouissance anticipée.

Jusqu'alors il avait observé la plus

grande réserve, il commença par se hazarder à presser doucement Mademoiselle de Blezac dans ses bras, elle ne dit rien; il approcha son visage du sien, elle le repoussa : voici, dit-il en la serrant tout-à-coup contre son sein, comment je tiens madame d'Alfosse lorsque nous voyageons la nuit ensemble, et puis il couvrit ses levres des plus ardents baisers. L'innocente Blezac riait, et ne se lassait de dire que son papa ne l'embrassait jamais comme cela.

Voilà l'inconvénient, dit Eudoxie, d'élever les filles avec trop de simplicité. Il y a un âge où, en leur inspirant les principes de la vertu, il est nécessaire de leur faire connaître aussi le vice; de leur apprendre à éviter les pièges auxquelles l'innocence est souvent exposée. Pour les en garantir plus surement, il faut leur faire un tableau du vice, avec les couleurs les plus

fortes, afin qu'il leur fasse une impression plus vive : l'horreur qu'une telle peinture inspirera aux jeunes personnes, passera bientôt dans un cœur où règne encore toute la pureté de la nature, et leur épargnera une foule d'erreurs et de regrets, trop souvent la suite de l'ignorance. Je tremble pour le dénouement de cette scène effroyable.

A la pointe du jour, reprit Euphrosine, la voiture arrêta devant une grande maison à deux lieues de Lille ; des femmes aussi méprisables que Duval, vinrent recevoir mademoiselle de Blezac au bas de l'escalier, et la conduisirent dans un fort bel appartement. Duval, l'intendant des plaisirs de son maître, les avait instruites de son dessein. Elles disaient à mademoiselle de Blezac que la comtesse dormait, et la priaient, en attendant son réveil, de prendre quelques momens de repos. Elle y consen-

tit, et l'innocente s'endormit tranquil-lement dans la demeure du crime.

D'Alfosse n'entra chez elle que lorsqu'elle fut levée, soit que la fatigue du voyage l'en empêchât, ou que sûr de sa proie, il remit l'exécution de son projet à un moment plus convenable. Je suis fâché de vous apprendre une mauvaise nouvelle, lui dit-il d'un ton pénétré, ma femme a reçu ordre de partir sur le champ pour Versailles, et n'en reviendra que dans deux jours.

Mademoiselle de Blezac, affligée de ce retard, se plaignit beaucoup qu'on ne l'eut pas réveillée, elle demanda si l'on avait averti son père, et quand il arriverait : demain, répondit l'artificieux libertin. Cette réponse la rassura, et elle reprit bientôt sa gaieté ordinaire. En attendant que la comtesse revienne, montrez moi Paris, lui dit-elle. — Il

faut, avant de sortir, que vous ayez des habillemens convenables; vous aurez tout cela demain. Vous savez que je vous aime, et vous jugez, d'après cela, qu'il est de mon intérêt de ne vous présenter dans le monde qu'avec cet éclat dû à vos charmes.

Je veux en toute occasion vous donner les plus grandes preuves de tendresse, je vous promets que vous ne vous repentirez pas de m'avoir aimé. La pauvre petite se confondait en remercimens, et ne savait comment lui témoigner sa reconnaissance.

On servit le dîner, tous les mets étaient préparés avec des ingrédiens propres à enflammer le sang.

Mademoiselle de Blezac se nourissait en riant de ces poisons pernicieux; d'Alfosse observait scrupuleusement l'effet qu'ils opéraient, et lorsqu'il s'apperçut qu'ils commençaient à faire impres-

sion sur ses sens, il en aida le pouvoir par des propos et des chansons indécentes : la pauvre Blezac n'y comprit rien. Il s'enhardit à des libertés qui commencerent à allarmer sa modestie ; plus elle en souffrit, et plus les désirs de l'infame d'Alfosse s'enflammaient, il ne douta plus de sa victoire, la vertu combattait encore, mais elle eût été bientôt la victime de l'artifice, si un événement heureux ne fût venu à son secours. Avant de vous en parler, je dois vous entretenir du chevalier, et de madame d'Alfosse.

Le lendemain de l'enlévement de mademoiselle de Blezac, son digne père l'attendit comme de coutume à déjeuner. Voyant qu'elle n'arrivait point, il monta dans son appartement, la chercha dans toute la maison, s'en informa à ses gens, et parcourut tout le village, mais il ne découvrit aucune trace de sa malheu-

reuse fille. Inquiet, désespéré, il allait se retirer lorsqu'un homme l'approche, et lui dit qu'il a vu la veille, à dix heures du soir, un équipage prendre la route de sa maison : le chevalier frappé d'un pressentiment funeste, se rend sur le champ à Aimeville; il y trouve madame d'Alfosse, lui communique en tremblant ses inquiétudes : la comtesse lui répond qu'elle n'a point vu mademoiselle de Blezac. — Où est votre mari, lui demanda-t-il ? Il est parti hier pour Paris : — Nous sommes trompés, Madame : je suis le plus malheureux des pères, s'écria-t-il douloureusement, et vous la plus infortunée des femmes, Ma fille . . . . votre époux . . . . le scélérat ! . . . . il n'emportera pas tranquillement son crime au tombeau. Ah ! madame ! il a abusé de l'amitié pour mieux tromper ma vigilance . . . . il a pris avantage de ma misère pour me

dépouiller du seul bien qui me reste . . . Je vais me jetter au pieds du trône ; je vais implorer la justice du roi contre e plus vil des hommes . . . Fille ingrate... Ses sanglots lui couperent la voix , il tomba évanoui sur le parquet.

La comtesse fit tous ses efforts pour le secourir. Elle parvint à peine à lui faire reprendre ses sens. Lorsqu'il fut tout-à-fait remis, elle tâcha de l'adoucir en faveur de sa fille et de son mari. Quoique M. d'Alfosse se livre trop librement à son penchant pour les femmes , lui dit-elle , je ne le sonpçonne cependant point capable d'un crime si atroce. Pour l'honneur de votre fille , étouffez encore vos plaintes , jusqu'à ce que vous connaissiez le coupable ; j'ose vous assurer que Mademoiselle de Blezac ne l'est pas. Se pourrait-il qu'à quatorze ans elle eût consenti à quitter un père qu'elle aime ? Croyez-moi, cheva-

lier, il y a un mal-entendu dans tout ceci, quelque espiéglerie de son âge, dont vous serez bientôt instruit. Mais pour vous tranquilliser entièrement, allons ensemble nous informer sur toutes les routes du voisinage quelles voitures y sont passées depuis hier au soir.

Le chevalier accepta la proposition de la comtesse avec plaisir; dans les plus grands malheurs le cœur conserve toujours un rayon d'espérance.

Ils montèrent ensemble en carrosse, et firent pendant quelque tems des perquisitions inutiles. Ils étaient au moment d'abandonner leur dessein, lorsque la comtesse ordonna à son cocher de suivre la route de Flandre : à la première maison qu'ils rencontrerent, ils recommencerent leurs informations, on les envoya à la poste, c'était précisément, celle où le comte avait changé

de chevaux, et où Duval l'avait averti que madame d'Alfosse était partie.

Elle s'informe, un vieux postillon approche, et lui dit qu'il a eu l'honneur de conduire la voiture dont sans doute elle parle; qu'il y avait un seigneur avec sa fille, qu'il les avait vu l'un et l'autre à Aimeville, qu'il paraissait furieusement pressé; car pour m'engager à faire plus de diligence, continue-t-il, il ordonna à son valet-de-chambre, de me payer *grassement.* — Quelle figure ce valet-de-chambre, lui demanda-t-elle — Dame, je ne pourrais gueres vous le dire, mais si je le voyais, je *gage* que je le reconnaîtrais.

Aussi-tôt la comtesse demanda à entretenir un moment le maître de poste, accordez-moi la permission d'amener cet homme, lui dit-elle, je vous récompenserai l'un et l'autre au-delà de votre attente; des affaires de la plus grande impor-

tance m'obligent à poursuivre l'homme dont il vient de me parler. Voici une bague de grande valeur, vous la garderez jusqu'à mon retour. Le maître de poste la refusa, il connaissait la comtesse, mais le postillon accepta cinq louis qu'elle lui donna, et avec la permission de son maître, il promit de la suivre par-tout où elle aurait besoin de lui.

Après avoir renvoyé ses chevaux, elle en prit à la poste, et poursuivit sa route avec le plus grand succès.

A deux lieues de Lille un essieu de la voiture cassa. Le jour déclinait, leur embarras fut extrême : on envoya le vieux postillon chercher dans la campagne quelques gens pour donner du secours. Après un quart-d'heure d'absence, il revint au grand galop ; il approche mystérieusement de la comtesse, et lui

dit, que dans une ferme assez près du grand chemin, il a vu le voleur qu'elle cherchait, qu'il avait devancé les paysans qui venaient raccommoder son carosse; s'imaginant qu'il valait mieux l'instruire de cette bonne nouvelle sur le champ, que de les accompaguer.

Le vieux bon homme voyant l'empressement de Madame d'Alfosse, se figurait qu'elle poursuivait des voleurs; il avait en conséquence arrangé dans sa tête une histoire, dont rien n'aurait pu le dissuader.

L'appréhension de voir le crime de son mari puni (car elle le soupçonna l'auteur de cet enlevement.) donna à la comtesse des forces surnaturelles, et malgré la fatigue de la journée, elle fut la première à engager M. de Blezac à se rendre à cette ferme, le conjurant cependant de ne pas s'abandonner à son juste couroux, si son mari était le cou-

pable : il lui promit la plus grande modération.

Après une demie-heure de marche ils approchèrent de la ferme, et envoyèrent le postillon en avant, avec ordre de voir si celui qu'il appellait le voleur y était encore.

Il retourna l'instant d'après, et cria de loin, « l'oiseau est envolé, mais » nous le retrouverons bientôt, voici » la tannière, dit-il, en montrant une » maison, où toute la bande niche » ensemble ; allons courage, Madame, » allons, votre petite femme-de-chambre » avec son galant pimpé, et ce grand » Monsieur qui fait tant l'entendu, ne » jouiront pas long-tems de vos dé» pouilles » ! Blezac frémit : la comtesse put à peine l'empêcher de voler dans la retraite infortunée de sa malheureuse fille.

Lorsqu'ils furent près de la porte, elle

elle le pria de l'attendre un instant et de lui permettre d'entrer seule. Nous ignorons jusqu'à présent si les gens qu'on nous a indiqués, sont réellement ceux que nous cherchons, lui dit-elle, laissez-m'en éclaircir la première. Elle prit autant cette précaution pour éviter à son mari la punition qu'il méritait, que pour épargner à Mademoiselle de Blezac le premier mouvement de colère, dans un père si grièvement offensé. Le chevalier consentit, quoiqu'avec peine, à tout ce que la comtesse exigeait.

Elle entre, traverse la cour : dans le vestibule, rencontre Duval qui portait deux flambeaux, elle en arrache un; si tu fais le moindre bruit, il y va de ta vie, lui dit-elle, la Maréchaussée me suit; dis-moi dans l'instant où est ton maître, ou je te fais arrêter comme le complice de son crime.

Le scélérat lui montre une porte, et s'enfuit en tremblant. Elle l'ouvre, voit son mari aux pieds de Mademoiselle de Blezac ; celle-ci reconnaît la comtesse, s'arrache des bras de d'Alfosse, et vient se précipiter dans les siens. Il regarde et voit sa femme.

La foudre ne produit pas un effet plus prompt. Honteux, confondu, il évite ses regards, il ose à peine respirer. Malheureux ! s'écrie-t-elle, en se jettant dans un fauteuil, non content de m'avoir fait gémir de tes inconséquences, tu mes forces à la fin de trembler pour tes crimes. Qu'as-tu fait? Tu déshonore ton nom. Ah, mon fils ! faudra-t-il que tu rougisses un jour de ton père? ce père criminel nous plonge à tous deux le poignard dans le sein.

Mademoiselle de Blezac étonnée, écoutait, et n'osait parler ; cependant

un mot de père, ah ! Madame, s'écria-t-elle, où est le mien ? Sait-il que je suis avec vous à Paris ? — à Paris ! — Pauvre malheureuse, on t'a trompée, et c'est mon époux. Oui, mon enfant, ton père sait ta retraite. — Il est ici.

Aussi-tôt elle demande à le voir, d'Alfosse supplie sa femme de lui éviter la rencontre de cet homme respectable, il lui confesse, que quoiqu'il paraisse coupable, il n'est cependant pas entièrement criminel, et il la prie de ne conduire Mademoiselle de Blezac à son père, qu'après qu'il se sera retiré dans un autre appartement.

Cherchant à éviter une scène effroyable, elle fait passer son mari dans un cabinet, et l'instant d'après, elle va avec Mademoiselle de Blezac vers le chevalier : d'abord qu'elle voit son père, elle vole dans ses bras. La nature oublia

dans ce moment l'offense, et ne prodigua que les plus tendres caresses.

Ils entrent dans ce fatal appartement; la colère du chevalier s'y réveille, il demande à sa fille qui l'a conduite dans ces lieux. Au nom de d'Alfosse, son indignation augmente, il demande à grands cris à voir le scélérat, le comte paraît, je viens m'offrir à tes coups, lui dit-il; frappe, et venge-toi.. La comtesse et Mademoiselle de Blezac se saisissent du bras du chevalier. Ne craignez rien, leur dit-il, fièrement, je n'ai jamais souillé mon épée du sang d'un traître; puis se tournant vers d'Alfosse; par respect pour ta femme, je t'épargne la vie et même la punition des loix; mais après avoir ravi l'honneur de ma fille, elle ira expier sa faute dans un couvent.

Madame d'Alfosse tâche de calmer

la colère de ce père outragé. Ses prières ni ses larmes n'obtiennent rien. Mademoiselle de Blezac était aux pieds de son pere; d'Alfosse gardait un profond silence. A la fin cependant il le rompit; daignez m'écouter un moment, dit-il au chevalier, je veux vous épargner des regrets. Votre fille est innocente; je vous jure qu'elle conserve encore toute sa vertu; mais après cet aveu, je vous fais celui, qu'entraîné par la violence de ma passion, sans l'événement heureux qui vous conduit ici, j'aurais peut-être achevé mon crime. Exigez toutes les réparations auxquelles mon offense vous donne des droits, je m'y soumets dès ce moment. Je n'en connais qu'une qui puisse dignement réparer ton offense, lui dit Madame d'Alfosse; c'est la main de ton fils... Ah! Madame, il est du sang de ce traître, s'écria Blezac, et sera peut-être

un jour aussi vicieux que lui. N'aggravez pas ses peines, lui dit-elle, laissez-vous attendrir par son repentir. Elle plaida si bien la cause de son mari, auprès du chevalier, qu'elle parvint enfin à les réconcilier. D'Alfosse, transporté d'admiration, se jette aux pieds de sa femme. Que vos vertus vous donnent de supériorité sur moi, lui dit-il, elles seront dorénavant mon modèle. Je rougis de ne vous avoir pas imitée, combien de honte et de regrets me serais-je épargné ! Oubliez le passé, je n'emploirai l'avenir qu'à réparer mes torts; quittons cette maison, tout m'y retrace mon crime, partons tout de suite pour ma terre; trop heureux d'y unir mon fils avec Mademoiselle de Blezac; que son digne père, en nous y accompagnant, mette le sceau à notre réconciliation. Mes remords vous vengent assez, lui dit-il, vous voyez ma

honte, mon ame en est pénétrée. Blezac attendri, le prit par la main et l'embrassa. La comtesse, convaincue qu'il pardonnait sincèrement à son mari, l'embrassa à son tour et lui prodigua les noms les plus tendres, jamais on ne vit de scène plus attendrissante. Mademoiselle de Blezac passait, des bras de son père dans ceux de la comtesse; d'Alfosse osait à peine la regarder, le souvenir de sa faute, contraignait ses transports.

Au moment de partir, le comte voulut savoir ce qu'était devenu le lâche Duval, on ne le trouva pas; la crainte qu'une juste vengeance l'eût puni l'avait fait fuir sur le champ. On apprit depuis, qu'il s'était réfugié en Hollande; qu'après y avoir commis plusieurs escroqueries, on l'avait embarqué sur un navire qui faisait voile pour les Indes; d'Alfosse convint alors qu'il l'avait volé plusieurs

fois, mais qu'il n'avait jamais osé s'en plaindre. Un même sort est réservé, dit Eudoxie, à tous les maîtres, dont le mauvais exemple corrompt les mœurs de ceux qui les servent.

Après avoir récompensé le vieux postillon, reprit Euphrosine, la comtesse, son mari, le chevalier et sa fille partirent ensemble. Blezac se rendit chez lui pour mettre ordre à quelques affaires, et appaiser les bruits désagréables, qu'avait occasionnés l'absence de sa fille. D'Alfosse et sa femme se rendirent en Berry, où peu de tems après, arriva M. de Blezac. Il y trouva les deux époux si bien réconciliés, qu'il ne douta plus de l'heureux changement du comte. On ne tarda pas à fiancer Mademoiselle de Blezac avec le jeune d'Alfosse, et dans peu, l'on célébrera leur mariage.

Cette lettre annonce assez que d'Al-

fosse a commencé une nouvelle carrière, et que sa femme l'a enfin entierement corrigé.

Voici encore un exemple, dit Elvire, dont toutes les femmes qui ont le malheur d'avoir des maris libertins ne peuvent guères profiter. — J'en conviens, répliqua Eudoxie, mais tous les libertins ne sont pas aussi criminels que d'Alfosse.

Le vice a ses nuances comme la vertu; avant qu'il parvienne à son comble, on en peut arrêter quelquefois la fureur. Le plus sûr moyen, est une conduite sans reproche, beaucoup de complaisance, et une grande douceur. Mais il arrive souvent que ces Messieurs se corrigent sans notre secours. Ils ne sont pas toujours dans leur printems; l'abu des plaisirs leur fait passer rapidement de cette aimable saison à un automne prématuré, ils envisagent alors leur

hiver en tremblant, et la réflexion nous sert quelquefois mieux, que toutes les máximes qu'on peut prescrire.

Il y a deux vices contre lesquels, je crois, tout l'art de notre sexe ne trouvera jamais de remede, *l'avarice*, et *l'ivrognerie*.

Le premier étouffe dans le cœur jusqu'aux germes de la vertu; le second en détruisant la raison, ravale l'homme au-dessous des brutes. Je connais un exemple qui vous prouvera mieux que tout ce qu'on peut dire contre ce vice méprisable, combien il est dangereux, et combien une femme en souffre, lorsqu'elle à le malheur d'être unie à un homme qui en est atteint. Mais je vous raconterai cette histoire dans un autre moment. Pourquoi pas à présent, lui dit Elvire, j'ai tant de plaisir à vous entendre? Vous en avez tout le

tems, continua Euphrosine, il n'est pas deux heures, et nous ne dînons qu'à trois. Eudoxie aimait à parler, elle consentit à satisfaire la curiosité de ses amies.





## CHAPITRE IX.

### *L'Homme abruti par le vin.*

VICE INCORRIGIBLE.

PENDANT mon séjour à Spa, je fis la connaissance d'une dame Anglaise. Son maintien était noble, ses manières aisées, et son cœur sensible; Milady Delby, sans avoir de la beauté, possédait toutes les graces de notre sexe. Une douce mélancolie inspirait cet intérêt, auquel on résiste rarement. Elle était aux eaux avec tous ses enfans, cinq filles et sept garçons.

Je lui fis un jour compliment sur cette nombreuse et aimable famille: ah! me dit-elle, si vous saviez combien de larmes m'ont fait verser ces

ſère, me dit-il froidement? — Ah, mon père! le bonheur d'être unie à l'objet qu'on aime, n'est-il rien pour vous? — Propos de romans : j'entends ce que vous voulez dire; vous préféreriez le le petit Monckton, n'est-ce pas? Vous seriez assez folle pour refuser la main d'un pair d'Angleterre, et pour accepter celle d'un simple gentilhomme, et aller tristement languir avec ce tendre *céladon*, dans un coin de la province. Aussi long-tems que je vivrai, vous ne végéterez pas dans cette humiliante obscurité. Vous épouserez Milord; le bonheur de votre famille en dépend. Cette alliance ajoutera à mon crédit au parlement; mon parti réuni à celui de Delby, y deviendra le plus puissant; il ſera trembler le ministre, et nous l'emporterons bientôt sur lui. Croyez-vous que ce mariage ne vaille pas mieux que celui du *sieur* Monckton? D'ail-

Furieux de ne trouver dans ce fils chéri qu'un fat insupportable, mon père se moquait impitoyablement de lui, et le mortifiait en toute occasion sur les ridicules qu'il avait adoptés de ces différentes nations. Mon frère, lorsqu'il était avec moi, parlait fort librement de la causticité de mon père : leurs querelles m'affligeaient, mais je n'avais personne à qui j'osasse m'en plaindre.

D'abord après le retour de mon frère, un jeune homme voisin du château se lia avec lui ; j'eus occasion de le voir souvent. Son caractère était bien différent de celui de mon frère, la conformité de nos sentimens inspira bientôt la plus grande confiance, et il ne tarda pas à être le dépositaire de tous mes chagrins.

Insensiblement un intérêt plus vif s'empara de nos cœurs, nous nous en fîmes l'aveu, & n'attendions qu'une

occasion favorable, pour obtenir celui de mon père.

Mais hélas ! la visite de milord Delby renversa tous nos projets de bonheur. Mon père l'avait rencontré à la chasse, et me le présenta à son retour.

J'eus le malheur de lui plaire ; dès ce moment les visites de Milord devinrent fréquentes, et mon père décida mon mariage avec lui sans m'en prévenir.

En me communiquant son dessein, il m'ordonna de le recevoir comme mon futur époux.

Etonnée d'un projet aussi contraire au penchant de mon cœur, je n'eus pas la force de lui répondre ; revenue cependant de ma surprise, je me jettai à ses pieds, et le conjurai de ne pas me sacrifier à un homme, qu'on disait n'aimer que ses chiens, ses chevaux, et le vin. Que voulez-vous qu'il pré-

enfans, vous me tiendriez un autre langage.

Surprise d'un tel discours, je lui en demandai l'explication : je déposerai volontiers ce secret dans votre sein, me répliqua-t-elle, persuadée que votre amitié partagera mes peines.

---

## *Histoire de Myladi Delby.*

Mon père, le plus opulent & le seigneur le plus distingué de la province de *Devon*, vivait habituellement à la campagne. L'ambition de nommer des membres au parlement, et d'y soutenir des élections disputées, dérangea considérablement sa fortune. J'étais fort jeune lorsque je perdis ma mère, et je n'avais qu'un frère, dont les énormes dépenses dans ses voyages, qu'il fit tant en France qu'en Italie, avaient totalement dérangé les affaires de mon père.

cipes de notre éducation en Angleterre.

Mon père avait déja payé le tribut à la nature, les orgies qu'il faisait avec Milord, avaient abrégé ses jours. Mon époux en fut lui-même, peu de tems après, la victime. Un dégoût du vin fut le premier symptôme de sa mort.

Le voyant tout-à-fait à jeun, je m'approchai un jour de son lit, accompagnée de mes enfans, il les regarde, et me demande en colère : à qui est cette nombreuse famille ? Oubliez-vous que c'est la vôtre, lui dis-je ; je ne me souviens pas d'avoir des enfans, me repliqua-t-il d'un air étonné ; sa sœur et le chapelain entrèrent dans ce moment, et l'assurèrent que c'était les siens.

Convaincu de la vérité, il les fait approcher ; la voix de la nature, étouffée depuis si long-tems par son vice

dans l'excès de leur satisfaction, ne furent pas plus modérés que le reste des convives.

Le lendemain mon époux ne se rappella guères qu'il s'était marié la veille. Mes craintes sur l'avenir se reveillèrent alors plus vivement que jamais, elles m'accablaient de la plus grande tristesse.

Après quinze jours de mariage, nous partîmes pour la terre de mon mari, j'y arrivai le cœur navré de douleur; le souvenir du pauvre Monckton me suivit par-tout. La comparaison de ses aimables vertus avec les défauts de mon époux, répandit encore une plus grande amertume sur ma situation présente.

Mais hélas! ce n'était pas les seuls chagrins dont j'eusse à me plaindre; une belle-sœur, aussi bizarre que désagréable, demeurait avec nous au château, elle avait la manie de vouloir que le

nom de ses ancêtres, fut assuré à la postérité; à force de prières, et de supplications, elle m'engagea à habiter avec cet époux méprisable; et par complaisance pour sa famille, je mis au monde ces douze enfans (a). Mon mari quoique présent à mes couches, ignorait que le Ciel avait béni notre union d'une si grande fécondité, et ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il sut parfaitement qu'il était père. Je passe sur tous les dégoûts, et les regrets que j'eus pour me soumettre ce qu'on appelle les devoirs d'une femme vertueuse : il m'en coûta cruellement pour vaincre ma répugnance; mais je craignais la censure publique et les importunités de ma belle-sœur. Telle est la force des prin-

---

(a) Ce trait ne paraîtra guères vraisemblable, mais l'auteur assure le public qu'il est vrai, et qu'il a connu la dame dont il parle,

leurs, point de replique, je veux qu'on m'obéisse. Les prières et les larmes ne firent aucune impression sur un homme qui croyait qu'un *nom* et de la fortune étaient le comble du bonheur. Il m'ordonna expressément de ne plus recevoir M. Monckton. Mon frère, quoiqu'il parût être son ami, fut le premier à l'éloigner du château; il eut même la cruauté de lui dire que je l'exigeais. Désespéré d'un changement si subit, il partit pour l'Amérique, où depuis il fut le plus acharné à conseiller une rupture avec l'Angleterre.

Cependant à force de persécutions, je consentis à accepter la main de Milord. La joie de mon père fut inexprimable. Il invita tout le voisinage à mes nôces, et n'épargna rien pour les célébrer avec le plus grand éclat. Tous ses vassaux y burent autant de vin qu'ils le désiraient; mon père et mon époux

favori, se fit entendre alors dans son cœur. Il les embrassa, les caressa, versa même quelques larmes, plaignit leur sort et le mien, promit, que si le Ciel lui rendait la santé, il ne l'emploierait dorénavant qu'à les rendre heureux. Puis tout-à-coup faisant une pause : malheureuse Sophie, me dit-il, en me prenant la main ; promettez-moi solemnellement d'exécuter ce que je vais vous prescrire. Je promis. — Ne permettez jamais à mes enfans l'usage d'aucune autre boisson que l'eau, l'abus que j'ai fait des liqueurs fortes, m'oblige à vous recommander cette précaution. Voyez, dit-il à ses enfans, à quoi cet abus réduit l'homme : il l'entraîne insensiblement à l'état où je suis. Que cet exemple vous serve de leçon. J'ai fourni ma carrière dans un engourdissement continuel, je me suis privé volontairement des douceurs de



l'amitié et de l'amour, je n'ai pas seulement joui de ce plaisir sensible, de vous bénir au moment de votre naissance ; ah ! mes enfans, pleurez l'aveuglement de votre père, il connaît son erreur, hélas ! trop tard. Sa situation le pénétra si vivement qu'il s'évanouit, et expira quelques instans après.

J'oubliai dans ce moment tous mes chagrins, et pleurai sincèrement sa perte ; son repentir annonçait qu'il avait de bonnes qualités, mais qu'elles avaient été malheureusement étouffées par ce vice détestable.

Elle finit son récit en répandant un torrent de larmes, continua Eudoxie ; je tâchai de la consoler, et lui dis que tout lui promettait un meilleur sort. Hélas ! me dit-elle, vous ne pouvez concevoir ce que jai souffert pendant seize ans de mariage, le

souvenir s'en effacera difficilement de ma mémoire.

Je lui conseillai de passer quelques années en France, vous n'y verrez pas de pareils exemples, lui disais-je. Ma nation a généralement ce vice en horreur; hélas! me repliqua-t-elle, il n'est que trop fréquent en Angleterre, mais il est prudent, continua-t-elle, d'élever, et d'habituer de bonne heure à la tempérance mes enfans parmi une nation, dont la sobriété est une des vertus principales. Nous revinmes ensemble à Paris; elle s'y arrêta peu de tems, et alla fixer sa demeure dans la Tourraine. Insensiblement elle goûta le bonheur de sa situation, et ne fut pas fâchée, je crois, d'être débarrassée d'un lien aussi malheureux.

Y a-t-il en effet un malheur égal à celui d'être unie à un homme abruti

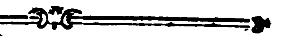
par le vin, dit Euphrosine? — Je crois que celui d'avoir un époux avare le surpasse, répliqua Elvire : celui-là conserve avec ce vice honteux tout l'usage de sa raison, et souvent il l'emploie pour désoler sa femme; au lieu que l'ivrogne, lorsqu'il a bu à son ordinaire, s'endort; on en est débarrassé au moins pour le moment. — J'en conviens, répondit Eudoxie, mais il ne faut pas avoir une belle-sœur qui s'occupe de ses petits neveux.

Cette réflexion fit beaucoup rire les deux dames. — A propos d'avare, continua-t-elle, avez-vous connu le comte de Velville? Beaucoup, répondit Euphrosine, j'étais fort liée avec sa première femme. — Vous n'ignorez pas sans doute comment il épousa sa dernière, et l'aventure du *terme*?

Elvire

Elvire lui assura qu'elle n'en avait jamais entendu parler. — Elle est trop plaisante pour la taire : elle vous prouvera que si nous ne parvenons pas à corriger un avare, au moins nous pouvons quelquefois le punir.





## CHAPITRE X.

### *L'Avare puni.*

Le comte de Velville, veuf de deux femmes fort riches, ne les épousa que pour leur fortune. Il lui arriva ce que je souhaite à tous les gens de son humeur; elles moururent sans enfans, et il fut obligé de rendre leur dot.

Il regretta vivement ces pertes, et chercha toutes les occasions de les réparer.

Un bruit public réveilla son attention. Mademoiselle de Levan, dont l'extrême laideur était le moindre de ses défauts, passa tout-à-coup dans le monde pour un parti très-riche. Un oncle, mort aux Indes, lui avait fait un legs, et, quoique peu con-

sidérable, on lui supposa des trésors.

Mademoiselle de Levan, plus rusée qu'aucune personne de notre sexe, profita de cette circonstance, et, dans l'espoir de faire un mariage avantageux, soutint cette brillante réputation par des dépenses énormes.

Bientôt tous les cadets de famille, les prodigues ruinés, et les seigneurs de la Garonne, briguèrent l'honneur de son alliance. L'avare comte ne manqua pas de se mettre aussi sur les rangs. Il eut tant d'égards et d'assiduités auprès d'elle, qu'il l'emporta sur tous ses rivaux.

Dans la crainte que des recherches trop scrupuleuses ne découvrissent son caractère sordide, il négligea les précautions nécessaires qui l'auraient instruit de la fortune réelle de cette riche héritière; avide d'en jouir, il l'épousa,

Le lendemain de ses nôces, lorsqu'il comptait satisfaire son avidité, sa femme lui apprit qu'une grande partie des trésors de son oncle était embarquée sur un navire qu'elle attendait à chaque instant à l'Orient.

Grands sujets d'inquiétudes; l'avare Velville consultait toutes les gazettes, tous les journaux, tremblait à chaque nouvelle qui annonçait des prises ( car tout ceci se passa pendant la guerre ) maudissait les Anglais, et déclamait vivement contre l'ambition des princes; enfin ses chers trésors n'arrivèrent pas.

Sa femme lui annonça un jour que tout était perdu, qu'une tempête affreuse avait ruinée leur espérance, et que les flots avaient englouti le navire et sa fortune. Velville, au désespoir, parcourt, en frémissant, la lettre qu'elle lui donna, n'en examina point l'au-

thenticité ; les passions étouffent toujours la raison.

Cependant, lorsque le premier excès de douleur fut calmé, il questionna sa femme, et malgré ses détours, il s'apperçut qu'il était trompé.

Cette découverte le chagrina beaucoup ; ne voulant point être tout-à-fait dupe, il chercha tous les moyens de se dédommager.

La comtesse avait une assez grande quantité de bijoux et de diamans ; il s'avisa de s'en emparer à son insu, et remit l'écrain et la cassette qui contenaient les bijoux entre les mains d'un homme affidé, avec ordre d'en tirer le parti le plus avantageux. Son projet était de se procurer avec cet argent une rente viagère, afin de réparer la perte des trésors de l'Inde.

Dès que Madame de Velville s'apperçut du vol, elle courut à l'appar-

tement de son mari, elle lui raconta en tremblant le nouveau malheur qui venait de leur arriver, et se plaignit beaucoup de son cruel destin.

Le comte l'écouta tranquillement, et au lieu de s'emporter, comme elle s'y attendait, il lui répondit froidement que cet accident ne l'étonnait point; que la fortune lui avait joué un mauvais tour, et qu'il était assez juste qu'elle ne l'épargna pas davantage.

Etonnée de ce discours, elle jetta les hauts cris, et jura qu'elle découvrirait bientôt le voleur. Mais l'opposition qu'il fit à ses démarches auprès de la police lui donna des soupçons qui se confirmèrent, lorsqu'il lui défendit expressément d'en parler à ce tribunal.

La patiente résignation de son mari, si opposée à son avarice, le rendit suspect. Décidée à s'éclaircir d'un mys-

tère si singulier, elle opposa la ruse à la ruse, et inventa un stratagême qui lui réussit à merveille.

Elle entre un matin chez lui, et s'écrie avec transport : ah, mon cher époux ! la fortune vient de me dédommager avec usure de ma perte. Je viens de gagner un *terne* à la lotterie. — Qu'est-ce que votre terne, lui dit-il avec humeur ? quelque drogue de trois sous. — Ne m'en voulez pas, mon cher ami, lui répondit-elle, d'un ton pénétré ; l'événement excuse mon imprudence, j'avais risqué ..... *un louis*.

A ces mots, les yeux de l'avare s'enflamment, il n'ose croire ce qu'il entend : quoi, lui dit-il, vous gagnez cent trente-deux mille livres : ah, ma chère amie ! pourquoi n'avez-vous pas risqué dix louis ? Mais voyez un peu ce que c'est que le malheur.... Voilà

les femmes ! elles ne savent pas profiter de la fortune. Si vous m'aviez consulté.... Vîte une plûme, de l'encre..., il calcule la somme qu'il suppose avoir perdue. Quel trésor, s'écria-t-il ! Ah, que nous sommes malheureux..... Comme votre époux, cet argent m'appartient. — Tout doucement, lui dit-elle, je suis quitte de mes diamans, il est juste que je m'en donne d'autres. — A quoi cela sert-il ? la mode en est passée. — Elle existera toujours pour moi ; j'aime ces ornemens, ils font remarquer une femme. — J'en conviens ; mais vous.... considérez.... d'ailleurs quand il n'y aurait d'autre raison que l'argent qu'emporte la façon de ces fantaisies inutiles..... Toutes ces raisons sont évidentes.

Plus il cherchait à la persuader, et moins il réussit ; au contraire, elle s'obstinait davantage. Ne vous pressez

pas, lui dit-il en l'embrassant, j'aurai soin de vous en procurer à bon compte..... peut-être y aura-t-il moyen de vous en trouver d'hazard; attendez encore quelques mois, dans cet intervalle nous ferons si bien valoir l'argent du terne, qu'il nous rapportera la façon de vos diamans. — Cela ne se peut pas, je veux me satisfaire dans le moment, et vais sortir en conséquence.

Le comte n'espérant pas l'en empêcher, et craignant que les diamans n'emportassent toute la fortune de la loterie, la prend par la main, la conduit dans son cabinet, où, après avoir fermé la porte, il lui découvre, au moyen d'un beau discours, où les mots d'économie jouaient les premiers rôles, qu'il était l'auteur du vol. Il s'en excuse le mieux qu'il peut, et en demande pardon à sa femme. Dans un discours plus

artificieux que le sien, elle applaudit à sa prévoyance, mais le supplie de lui rendre ses bijoux, puisque la fortune a suppléé si amplement aux besoins, pour lesquels il avait résolu de les vendre. Je vous remettrai mon billet de loterie, lui dit-elle, dès que j'aurai reçu ma cassette et mon écrain.

Velville enchanté, sort, et revient peu d'instans après. Il donne la cassette, et demande le billet; vous l'aurez, lui dit-elle, et disposerez de l'argent d'abord que mon *rêve sera réalisé*. Quoi, lui dit-il, cette fortune n'est donc pas plus réelle que celle des Indes? Non, mon cher époux, lui dit-elle en riant : vôtre cupidité vous a trompé deux fois, et je ne crois pas que ce soit le dernier exemple qu'un avare sera la dupe de notre sexe. Puisque ce vice est incorrigible, j'engagerai toutes les femmes à punir ceux qui en sont at-

teints, et pour mieux y réussir, je rendrai mon aventure publique; il la conjura de lui épargner ce ridicule, et à force de prières et de supplications, elle lui promit le secret.

Peu de tems après, leurs affaires ne leur permettant plus de vivre à Paris, ils se retirèrent à la campagne. Velville s'y livra sans contrainte à son caractère avaricieux. Sa maison ne consistait qu'en deux domestiques, qui, avec leur maître, mouraient la plupart du tems de faim. Pour contrebalancer l'appétit de sa femme, qui ne se refusait rien, le comte osait à peine manger. Son *économie* lui coûta la vie. Etant un jour invité chez le curé, il y mangea si copieusement, qu'il en eut une violente indigestion, et en mourut peu de jours après.

Il ne recueillit de cette grande alliance que les plus cuisans chagrins;

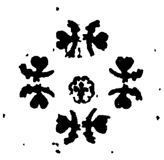
tracassé continuellement par l'humeur impérieuse de sa femme, il était en butte à tous ses caprices.

Euphrosine et Elvire rirent beaucoup de l'aventure du comte, et souhaitèrent la même punition à tous ceux qui lui ressemblent.

On vint avertir que le dîner était servi; elles s'entretinrent à table de plusieurs choses intéressantes, relatives aux sujets qui leur avaient fourni les conversations précédentes. A peine étaient-elles au dessert, qu'on annonça la marquise de Bouteuil. Elle est aussi rusée que Madame de Velville, dit Eudoxie à Elvire, mais son genre est tout-à-fait différent. Autrefois très-coquette, elle s'est corrigée de ce défaut en réformant les mœurs du plus grand fat de Paris. Je l'engagerai à vous raconter ses aventures, elles vous amuseront.

Après les complimens d'usage, Eudoxie embrassa la marquise : vous êtes plus belle que jamais, lui dit-elle ; vos regards annoncent les conquêtes ; lorsqu'on est aussi sûre de vaincre, on peut se vanter hautement de ses triomphes. Comment se porte le Chevalier de Villefort ? — Mais . . . . je m'imagine qu'il se porte bien : — Comment ? serait-il possible qu'il soit changé ? — Il est plus constant que jamais : Euphrosine et Elvire sourirent Vous êtes une femme admirable, continua Eudoxie ; vous êtes le modèle de notre sexe, et méritez ses hommages. Puis s'adressant à Elvire : Madame est parvenue à opérer un miracle, lui dit-elle : une telle gloire lui était réservée. — Ah ! répliqua la marquise ; si j'ai mieux réussi qu'une autre, ce n'est pas sans peines. — Vous devriez bien nous raconter par quels moyens vous avez opéré une si belle réforme,

lui dit Euphrosine ; un tel récit nous sera peut-être un jour utile : volontiers, répondit la marquise ; mais n'ayez jamais la vanité de *corriger* un *fat*, c'est une entreprise aussi laborieuse que difficile. Il faut mettre en usage tous les ressorts de notre art, avant de parvenir à le rendre supportable. Cependant, puisque vous l'exigez, je vous communiquerai mon secret : passons dans votre boudoir, nous y serons plus tranquilles.



## CHAPITRE XI.

### *Le Fat corrigé.*

J'ai besoin de toute votre indulgence, leur dit la marquise; en vous parlant du chevalier de Villefort, je suis forcée de vous révéler une infinité d'inconséquences, qui peut-être me feront tort. Aucune de nous n'en est exempte, lui repliqua Eudoxie : d'ailleurs, une femme n'est guère aimable sans ces légers défauts, ils font mieux remarquer ses qualités essentielles. — D'après cette assurance, ma chère amie, je vous parlerai sans détours.

L'empressement des hommes à nous plaire, fait naître en nous le défaut que nous blâmons dans leur sexe sous le nom de *fatuité*, et qu'on distingue

dans le nôtre, sous celui de *coquetterie*. J'étais coquette plus qu'aucune autre femme, et ne m'imaginais pas qu'un *fat* m'eusse corrigée de ce défaut.

Un peu de figure, de la gaieté, un grand usage du monde, et beaucoup de vivacité m'attirèrent en toutes occasions une préférence marquée. Ma vanité nourrie de l'encens qu'on me prodiguait, ne trouvait d'autre plaisir dans ces hommages que l'orgueil de subjuguer. Mon cœur, jusqu'alors insensible, ignorait le pouvoir de l'amour. Satisfaite de plaire, je ne cherchais pas à conserver mes conquêtes.

Le chevalier de Villefort faisait alors du bruit dans le monde. Toutes les femmes se l'arrachaient, il comptait ses jours par ses triomphes, et jamais homme n'eut à se vanter d'autant de victoires.

Villefort avait toujours marqué une

grande réserve avec moi; soit qu'il craignît de compromettre sa réputation avec une femme qui avait autant de prétentions que lui, ou qu'il espérât qu'en piquant mon amour-propre, il réussirait mieux à me faire donner dans le piège, il affecta de négliger ma conquête.

Cependant au travers de tous ces détours, je découvris que cette grande réserve cachait un projet. Je profitai de toutes les occasions pour bien l'étudier; et quand je me crus assez sûre de son dessein, je me déterminai à combattre ce fier ennemi avec ses propres armes. Je n'eus d'autre intention, en le subjuguant, que la satisfaction d'humilier son orgueil, et de triompher de mes rivales. La sienne, je crois, en m'offrant ses hommages, fut d'attendrir un cœur, jusqu'alors inaccessible à toutes les impressions de la tendresse.

Avec de tels projets, dit Euphrosine, le plus rusé devait l'emporter. Dès qu'il s'agit de finesse, repliqua Eudoxie, les hommes doivent nous céder : mais, nous interrompons la marquise.

Villefort devint plus assidu, reprit-elle ; il ne négligea rien pour m'engager à apprécier son mérite, et moi je mis tout en usage pour l'engager à rendre hommage au mien. Ce manège dura quelque-tems, pendant lequel ni l'un ni l'autre ne parut avoir fait de grands progrès.

Il se plaignit un jour de la rigueur de son sort ; me dit que les femmes l'obsédaient . . . qu'il était cruel d'avoir une réputation . . . qu'il la céderait volontiers à ses amis . . . qu'il était ennuyé d'offrir tant de victimes à la vanité . . . que dorénavant il ne sacrifirait qu'à l'amour. Je feignis d'approuver son dessein, en l'applaudissant, je blâmai

ma légéreté passée. Je me recriai beaucoup contre les erreurs de la coquetterie ; je fis une vive peinture des douceurs qu'on goûtait dans un attachement où le cœur trouvait seul le bonheur ; je vantai le plaisir de la sensibilité, et regrettai de ne les avoir pas connus plutôt. Il me regardait, et je vis dans ses yeux la joie de son triomphe.

Son erreur seconda mes projets, il en conçut le plus grand espoir ; il redoubla de soins ; mais dès que je m'apperçus qu'il comptait sur ma défaite, un propos, un regard l'en fit douter plus que jamais. Je redoublai de coquetterie, donnai l'essort à toute ma légéreté, et n'omis rien pour tromper sa pénétration. Ma conduite parut souvent l'affecter, sa vanité en fut blessée ; trop plein de son mérite il souffrait impatiemment qu'un autre fut préféré. Lorsque j'avais bien humilié son or-

gueil, je le flattais l'instant d'après; ce manège le tint toujours en suspens, et me réussit comme je le désirais.

Cependant je m'attendais chaque jour à le voir abandonner un projet si contraire à ses principes; jamais il n'avait essuyé d'aussi rudes épreuves; mais il devint plus pressant. Voulant essayer toute l'étendue de mon pouvoir, je lui accordai enfin le rendez-vous qu'il m'avait demandé plusieurs fois. J'engageai Madame d'Elville à venir chez moi à l'heure où je l'attendais. On me l'annonce, il arrivait avec toute l'impatience d'un amant heureux. Voyant que Madame d'Elvile ne s'en allait pas, cet air conquérant se changea bientôt en morne silence. Il se leva, tira plusieurs fois sa montre, prétexta des visites, et fut sur le point de se retirer; je le retins, et lui dis tout bas qu'après qu'après souper je lui comuniquerois la

cause de ce contre-tems. Il parut satisfait, reprit sa gaieté ordinaire, et nous passâmes une soirée charmante.

J'étais d'accord avec mon amie. Vers minuit elle lui dit, que n'ayant pas ordonné sa voiture, elle comptait qu'il ne la laisserait pas dans l'embarras. Désespéré, mais n'osant cependant pas la refuser, il lui repliqua froidement : que son cocher étant peu exact, il craignait de la faire attendre ; tant mieux, lui dit-elle, nous en resterons plus long-tems avec la Marquise. Il me regarda, et je fis semblant d'en être aussi fâchée que lui. La voiture de Villefors cependant arriva.

Au moment de partir, il me demanda l'heure de mon levé ; à onze heures, lui répondis-je d'un air distrait ; il me regarda avec tendresse, et partit.

Je m'attendais à le revoir le lendemain

matin, et ne me trompai pas; il vint chez moi à l'heure indiquée. On me l'annonce; je lui fais dire que des affaires de la plus grande importance m'empêchent de le recevoir. Furieux de ce nouveau contre-tems, il descend précipitamment l'escalier, malheureusement il y rencontre l'abbé de Polinge.

Dans l'excès de sa rage il heurte violemment l'abbé; celui-ci, plus occupé de sa coëffure que du choc, néglige de prendre la rampe, et tombe du haut de plusieurs marches; Villefort ne s'arrèta pas, et se retira, sans même lui faire des excuses. Il s'imagina que la visite de Polinge, dont l'esprit, les talens et l'amabilité le font rechercher par-tout, m'avait sans doute fait refuser la sienne. L'abbé rit le premier de son aventure, qu'il me raconta avec toute la gaieté imaginable.

Villefort resta plusieurs jours sans me voir ; je m'apperçus de son absence, et fus piquée qu'il abandonnât si facilement ma conquête. Il s'en était vanté, et m'avait dit souvent qu'il aurait un jour la gloire de me subjuguer. Je l'entretin dans cet espoir, mais sa conduite actuelle me prouva qu'il n'attachait pas autant de valeur à ma défaite, que j'eus lieu de m'en flatter.

Dans le dessein de le ramener, je mis en usage tous les stratagêmes qui nous réussissent ordinairement. Quand je le vis chez mes amies, j'affectai les langueurs, les distractions, j'eus l'air ennuyée de tout le monde, et ne parus m'occuper que de lui. Dés que je m'apperçus qu'il donnait dans le piège, je déclamai contre les hommes, et me récriai, comme par réflexion, « que les plus aimables étaient toujours » les plus perfides, et qu'on ne pouvait

» être assez en garde contre son cœur ».
Puis jettant sur lui un regard expressif, je soupirai et baissai les yeux.

Ces propos le flattaient, mais pourtant il ne revint pas ; cette affectation augmenta le désir que j'eus de l'y engager, sans cependant compromettre ma vanité. Pour mieux y réussir, j'employai un moyen, duquel j'attendais les plus grands succès. J'invitai tout le monde à souper pour le surlendemain : le chevalier m'approcha, et me dit d'un air malicieux ; dois-je me flatter d'être compris dans cette iuvitation générale ? En doutez-vous, lui repliquai-je en riant ? — J'ai tout lieu de l'appréhender : l'abbé n'en prendra-t-il pas ombrage ? — Au contraire il aime les gens aimables, et sera très-aise de vous voir, pourvu cependant que vous le traitiez mieux que la dernière fois : vous m'aves joué un tour abominable, il

devait me lire des vers. . . . — Je conçois, me dit-il ironiquement, que sa chûte a fait tort à sa verve, ou serait troublé à moins, et . . . — n'en dites pas de mal, je ne vous le pardonnerais jamais. — Je respecte trop vos amis, Madame, même Madame d'Elvile, quoiqu'elle m'ait joué un tour qui vaut bien celui de l'abbé; cependant vous ne me plaignez pas. Ah, Marquise! vous êtes une femme bien dangereuse: je ne m'attendais pas à être traité avec tant de rigueur : vous m'apprenez à me réconcilier avec les caprices de votre sexe, jusqu'à présent je ne les avais jamais permis avec moi. — Je m'en doute, mon cher chevalier, on vous a gâté l'esprit; mais ne vous imaginez pas que toutes les femmes se ressemblent. — Je ne m'imagine rien, je sais seulement qu'il n'en est pas de plus aimable que vous. Nous finirons cette

conversation dans un autre moment, lui dis-je en me levant : quand, me dit-il avec tendresse ? — Un de ces jours. — Demain ? — Demain : quelle folie ! craignez-vous de l'oublier, si je la retarde d'une semaine ? — Je ne l'oublierai pas d'un siècle : vous êtes aussi méchante que cruelle. Il prononça ces mots si tendrement, que jè crus y appercevoir plus de sensibilité que de gàlanterie. On annonça mon carrosse, il me donna la main, et lorsque j'entrai en voiture, il me répéta, c'est donc demain à votre toilette que nous reprendrons cette conversation intéressante. Je souris, et ne répondis pas.

Plus je réfléchissais à la conduite de Villefort, et plus je voyais qu'il devenait sensible : sa persévérance, après les épreuves qu'il avait subies, prouvait déjà un empire sur un caractère comme le sien, et je ne doutai pas

qu'avec un peu plus d'adresse, je n'achevasse ce que j'avais si heureusement commencé. Avec un autre homme, cette persévérance eût été une faible certitude : mais avec le chevalier, dont tous les désirs avaient toujours été prévenus, que les femmes avaient accoutumé à exagérer ses mérites, qui ne s'adressait jamais à aucune de notre sexe sans être sûr de la vaincre, je ne pouvais guère douter de ma victoire.

Enchantée de mon pouvoir, je le reçus le lendemain avec un air de plaisir qui l'étonna : j'étais à ma toilette, et voulant éviter toute explication, je la plongeai au-delà du temps prescrit. Il parut impatient, me dit cependant mille choses galantes, me répéta vingt fois que je n'avais pas besoin de secours de l'art pour plaire, et employa toute son éloquence pour me faire finir une

parure qui le désolait. Je lui répondis en plaisantant qu'il ignorait toute l'importance de ma toilette, que je dînais chez la maréchale, et que j'avais les plus grands desseins de plaire. Il se leva, et se retira en murmurant.

A peine fut-il parti que je sentis dans mon cœur une vive impatience de le revoir. J'en fus étonnée ; j'eus même du regret de ne l'avoir pas mieux traité ; je me reprochai ma trop grande rigueur, et me proposai d'être moins sévère à l'avenir. Dans ce dessein, espérant d'y rencontrer le Chevalier, je fus l'après-dîné chez plusieurs de mes amies (toutes mes démarches devinrent inutiles. A la fin : je me rendis chez Madame d'Almane, elle attendait grande compagnie, & m'engagea à souper chez elle ; j'y consentis dans l'intention d'y voir Villefort.

A chaque personne qu'on annonça

je tournai la tête; mon inquiétude fut remarquée : Madame d'Almane m'en fit des plaisanteries, mon air rêveur l'étonna, elle voulut absolument savoir ce qui m'affectait si fort. J'éludai ses questions, et lui demandai, comme par hasard, si Villefort soupait ce soir chez elle. Il est parti cet après-diné pour la terre de la petite comtesse, me repliqua-t-elle. Cela ne se peut pas, lui dis-je, je l'ai vu ce matin, et il ne m'en a pas parlé : — Il n'y a rien d'étonnant, me repliqua-t-elle ironiquement, il a quelquefois des raisons qui le rendent discret. Il ne vous a pas dit aussi, je m'imagine, qu'il en est vivement épris; un tel aveu ne se fait pas à tout le monde. J'eus peine à cacher mon trouble, et lui repliquai froidement, que jamais je n'avais ambitionné l'honneur d'être sa confidente.

Cependant je sentis dans mon cœur

des mouvemens inconnus jusqu'alors; je m'apperçus avec chagrin que j'étais jalouse; ce fut la première fois que cette cruelle passion maîtrisait ma raison. J'envisageai en frémissant les progrès qu'avait fait Villefort, et craignais d'être sa victime. Je cachai ma tristesse sous une feinte de gaieté, et par ce moyen j'évitai la pénétration de Madame d'Almane. Vous la connaissez, elle est aussi méchante qu'elle est curieuse, personne n'est à l'abri de ses sarcasmes.

Je me couchai le cœur plein de dépit; je passai une nuit affreuse, et attendis le lendemain avec regret, le souper sur-tout, duquel je m'étais promis tant de succès, me devint insupportable. Je vis arriver ma compagnie avec chagrin, et lorsqu'elle fut toute rassemblée, voulant éviter les importuns, je fis fermer ma porte; à peine

en eus-je donné l'ordre, que j'entendis dans ma seconde anti-chambre une voix qui prononça ces mots : » Cet ordre » ne peut me regarder, je suis sûr » d'être sur la liste «. J'approche et vois Villefort. Mon étonnement me rendit muette ; attribuant mon silence à un tout autre motif, il se retira sur le champ. Je l'appellai, mais il ne m'entendit pas. J'envoyai mes gens après lui, il était déja loin. Je ne puis vous exprimer ce que je sentis ; je maudis tout bas ma précaution ridicule.

Jamais soirée ne se passa plus désagréablement ; je feignis une migraine affreuse, pour mieux cacher la douleur qui m'accablait.

Dès que je fus seule, j'écrivis au chevalier ; ma lettre parvint trop tard ; il était effectivement parti. J'en fus d'autant plus désespérée, que ma conduite de la veille lui donnait les droits

apparens de se plaindre de mes procédés. Je m'abandonnai aux plus cuisans chagrins, et fus plus convaincue que jamais de toute ma faiblesse.

L'absence ne fit qu'accroître ma passion; je tremblais aux maux qu'elle me préparait; il était chez ma rivale, et une rivale aimée; cette certitude me désolait.

Un jour toute préoccupée de ma malheureuse tendresse, je m'écriai avec dépit: « est-il possible que je sois la
» victime de mon artifice! Au lieu
» d'avoir subjugué Villefort, sa vanité
» triomphera de la mienne; un fat,
» qui ne connaît d'autre plaisir que
» de se vanter de ses conquêtes. Avec
» quelle indifférence il parle des femmes
» qui l'ont aimé: consentirais-je ja-
» mais qu'il ait ce même avantage sur
» moi? Non; je renoncerais plutôt à
» tous les charmes de mon sexe que

» de convenir . . . . . qu'il est le plus
» heureux des hommes, s'écria Ville-
» fort en se précipitant à mes pieds ».
Pardon, chère Marquise, j'ai tout entendu : ne me refusez pas de confirmer mon bonheur.

Interdite et confuse, je n'eus pas la force de lui répondre. Revenue cependant de ma surprise, le croyant à vingt lieues de Paris, je lui demandai par quel hazard il se trouvait chez moi ? — En êtes-vous étonnée, me dit-il tendrement ? Ah, Madame ! vous m'avez appris à connaître mon cœur. Je ne puis vivre loin de vous ; je me suis rendu ici dans le dessein de vous faire l'aveu de l'amour le plus sincère ; je me suis présenté à votre porte avec crainte ; j'ai pénétré jusqu'ici sans rencontrer vos gens ; j'ai entendu prononcer mon nom ; j'ai . . . . n'en dites pas davantage, lui dis-je en rougissant,

j'ai honte .... de quoi ? de m'aimer ? j'ai prévu ce bonheur depuis long-tems.

Je vous avoue qu'un tel propos m'outra ; je lui répondis, avec un air qui annonça le plus grand mépris, que la gloire d'une telle conquête ajouterait faiblement à son mérite. Il voulut s'excuser sur l'excès de sa joie, mais je le raillai si impitoyablement, qu'il fût forcé à se taire : puis sonnant mes femmes, je le priai de se retirer, et lui défendis de me voir davantage. Je m'applaudis de ma victoire, et promis bien de maîtriser une passion si blâmable.

Lorsque je le rencontrai chez mes amies, j'affectai la plus parfaite indifférence : en vain chercha-t-il à s'expliquer, je ne l'écoutai pas ; ou si je ne pouvais m'en défendre, ce fut avec

tant de distraction qu'il en fut humilié.

Sa conduite changea cependant visiblement; il devint triste, rêveur; ce n'était plus cet homme léger, aimable, avide de plaire à toutes les femmes; il évita jusqu'aux occasions qui eussent flatté son orgueil. Tous ses amis le remarquèrent, et l'on ne douta plus que Villefort ne fût enfin amoureux.

Un ennui insupportable par-tout où il n'était pas, ne me prouvait que trop que mon cœur pardonnait une offense qui n'avait que blessé ma vanité. Je l'excusai tout bas, j'attribuai son propos à un reste d'habitude; je me flattai quelquefois de l'avoir corrigé; enfin, je fus ingénieuse à me cacher ses défauts.

J'étais dans cette disposition favorable lorsqu'on me l'annonça. A son aspect une émotion violente manqua

de décéler mon secret. J'eus assez de présence d'esprit pour cacher mon trouble, et prenant un ton enjoué, je plaisantai sur cette visite imprévue. Ah! me dit-il, d'un air pénétré ne cesserez-vous jamais vos rigueurs? Vous êtes bien vengée. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert, vous me plaindriez. Je ne me reconnais plus : vous m'avez appris à sentir les tourmens de l'amour ; en partageant ma tendresse, laissez-m'en goûter le douceurs. — Osez-vous me tenir un tel langage, lui dis-je en riant? Ne craignez-vous pas de prononcer le nom *d'Amour?* — Vous avez raison, me répondit-il en soupirant. Hélas! j'en ai souvent abusé, mais l'amour m'a bien puni. Et qui a-t-il chargé du soin de sa vengeance? La plus aimable, mais la plus sensible des femmes. Puisqu'il voulait me soumettre à son empire, pourquoi n'a-t-il pas percé votre cœur d'un

d'un même trait? Notre bonheur eût fait envie.

Plus je désirais qu'il fût sincère, et moins j'osais m'en flatter; je craignis ses pieges, et devins plus circonspecte que jamais. Vous ne voulez donc pas m'écouter, me dit-il avec chagrin? Je ne le vois que trop, vous êtes déterminée à me désespérer. Que faut-il que je fasse pour vous vaincre? Prononcez: il n'est point d'épreuves auxquelles je ne me soumette. Allez faire votre cour à la petite comtesse, lui dis-je ironiquement; pour vous faire écouter plus favorablement, vous avez peut-être promis de lui présenter l'hommage de ma défaite. — Pouvez-vous me tenir un tel langage, me répliqua-t-il? Cruelle! vous connaissez toute l'étendue de votre pouvoir. Lorsque j'abjure à vos pieds mes erreurs, que je vous promets de n'aimer que vous; que je vous adore, vous

vous plaisez à me tourmenter. Vous êtes injuste ; il y a eu un tems où vous m'eussiez traité avec plus de bontés, mais mon malheureux défaut m'a ravi le bonheur, qui seul dorénavant peut me rendre heureux.

Après un moment de réflexion, je ne disconviens pas, lui répliquai-je, que vous m'aviez rendu sensible ; je vous avoue même en rougissant que je vous ai aimé..... Mais..... il ne me laissa point achever, se jetta à mes pieds, me conjura de lui pardonner, de lui rendre toute ma tendresse ; il m'assura qu'il en était digne, et me tint des discours si passionnés, qu'il parvint à se faire écouter.

Ne voulant cependant pas me livrer trop tôt au penchant qui m'entraînait ; j'en retardai l'aveu, jusqu'à ce que j'eus de plus grandes certitudes de sa sincérité : il continua à m'en donner les

preuves les plus convaincantes, et lorsque je n'eus plus lieu d'en douter, je m'abandonnai sans réserve à toute ma tendresse. Depuis ce moment j'ai régné souverainement sur son cœur, et j'ai eu le plaisir de faire du plus grand *avantageux*, l'homme le plus discret et le plus modeste.

Vous voyez, Mesdames, qu'il m'en a coûté pour amener un si grand changement, et qu'il fallait autant de vanité que d'indifférence, pour hazarder une telle entreprise.

Lorsque le succés la couronne, repliqua Eudoxie, on est trop récompensé.

La réforme des mœurs, continua-t-elle, occupa de tout tems les plus grands philosophes. Mais, à mon avis, pour corriger les défauts et les vices qu'on rencontre communément dans la société, on n'a pas besoin de tous

ces raisonnemens sublimes. Un grand usage du monde, et un peu de pratique du cœur humain, suppléent souvent à la plus profonde théorie. Dès qu'il s'agit de corriger les hommes, les femmes l'emporteront sur tous ces fameux *sages*. Bien souvent leurs préceptes sont trop sévères, ils rebutent au lieu de persuader.

La beauté, secondée de l'esprit et de la douceur, fait aimer ses leçons. Ses armes cachés sous des fleurs, n'effrayent pas ceux qu'elle attaque, et ils sont déjà à-peu-près vaincus, avant qu'ils s'apperçoivent de son dessein.

La réforme des hommes est donc réservée à notre sexe; c'est à nous qu'on doit céder la gloire de les *corriger*, de leur apprendre à plaire, et à nous offrir dignement leurs hommages: de leur enseigner la voye de la *constance*; c'est à nous aussi à ap-

précier leurs vertus. Les femmes comme vous voyez, forment également le *héros* et l'homme aimable.

Pour parvenir à cette grande réforme, ne pratiquez que les maximes suivantes.

« Étudiez soigneusement le caractère ; tâchez de découvrir le défaut » essentiel, et le goût favori. Flattez » finement ce dernier, pour corriger » le premier. Intéressez-y l'amour-propre ; lorsqu'on s'en sert avec adresse, » on résiste rarement à cette arme puissante.

» Ne faites point valoir votre supériorité. Souvenez-vous toujours que » pour conserver son empire, il ne » faut jamais le laisser appercevoir. » Ne suivez pas des préceptes, comme » ceux prescrits dans l'*Art de rendre* » *les femmes fidelles*. Dès qu'on ennuye, le meilleur précepte ne vaut » rien.

» Soyez aimable, douce, complai» sante, et avec de l'esprit et de » l'adresse vous rendrez les hommes » *constans*.

» Sacrifiez vos caprices à propos, et » sur-tout ne soyez pas exigeante ».

Avec les maximes d'Eudoxie, dit la marquise en se levant, vous rendrez *l'emporté* modéré; *l'obstiné* docile, le *prodigue* économe; *l'orgueilleux* moins vain; *l'avantageux* modeste, et le *peti maître* raisonnable: rien ne vous résistera, Mesdames, et vous viendrez à bout des plus grandes *réformes*.

Il vint du monde, et un *lotto* d'Auphin succéda à ces conversations intéressantes.

*FIN.*

# TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Le jaloux corrigé.* page 1
CHAP. II. *La monotonie dangereuse à l'amour.* 13
CHAP. III. *Le danger des soupçons.* 44
CHAP. IV. *Histoire de Madame de Verdillac, ou la vertu couronnée des succès.* 57
CHAP. V. *Histoire du comte de Firmin, ou l'Egoïste rendu obligeant.* 83
CHAP. VI. *Le superstitieux rendu raisonnable.* 118
CHAP. VII. *L'avare fastueux,* 139
CHAP. VIII. *Histoire de la comtesse d'Alfosse, ou le libertin corrigé.* 148

TABLE.

CHAP. IX. *L'homme abruti par le vin.* page 192
CHAP. X. *L'avare puni.* 206
CHAP. XI. *Le fat corrigé.* 219

Fin de la Table.

